



Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines

Pierre-Yves Manguin

► To cite this version:

Pierre-Yves Manguin. Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines. Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 2000, 87, pp.151 - 182. 10.3406/befeo.2000.3474 . halshs-02508969

HAL Id: halshs-02508969

<https://shs.hal.science/halshs-02508969>

Submitted on 16 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière

De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines

Pierre-Yves Manguin

Citer ce document / Cite this document :

Manguin Pierre-Yves. Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière . In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 87 N°1, 2000. pp. 151-182;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.2000.3474>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2000_num_87_1_3474

Fichier pdf généré le 08/11/2019

Résumé

Pierre-Yves Manguin

Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière

De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines

Des formes urbaines appartenant à la catégorie des cités-États ont été reconnues dans l'Asie du Sud-Est du début des temps modernes. Elles sont habituellement décrites comme l'un des aboutissements du boom économique des XVe-XVIIe siècles, et souvent opposées à des systèmes politiques antérieurs qualifiés de « bâtisseurs de temples », d'États « agraires » ou « impériaux ». Cet essai rassemble des données archéologiques et épigraphiques qui dénoncent cette opposition. Des booms économiques antérieurs, ressentis à l'échelle de l'Asie tout entière, ont de même été accompagnés d'une dynamisation du processus de formation de l'État qui a généré des structures politiques et urbaines similaires. Une relecture approfondie des inscriptions émanant de Sriwijaya au VIIe siècle E.C., associée à celle des résultats obtenus lors de recherches archéologiques à Palembang et dans son arrière-pays (le bassin versant de la Musi à Sumatra-Sud), fournit en effet une image de ce système politique malais qui, de façon frappante, correspond à celle donnée par Melaka et les autres cités-États malaises des XVe-XVIIe siècles. Des données partielles recueillies sur les sites archéologiques qui témoignent de l'existence de systèmes politiques (proto-)urbains de l'Asie du Sud-Est côtière remontant aux périodes protohistoriques, et même à la préhistoire tardive, donnent à penser enfin qu'ils pourraient s'insérer dans le même modèle. Cet article se penche ensuite sur le problème de la constitution de cultures de cités-États dans l'Asie du Sud-Est côtière pré-moderne.

Abstract

Pierre-Yves Manguin

The city-states of coastal Southeast Asia

On the ancientness and permanence of urban forms

Urban forms belonging to the city-state category are now recognised in Early Modern Southeast Asia. They are routinely described as a remarkable by-product of the trade boom of the 15th-17th centuries and often opposed to earlier "temple-building", "agrarian" or "imperial" states. This essay presents archaeological and epigraphical evidence that contradicts the latter opposition. Earlier Asia-wide economic booms were also accompanied by an acceleration of the state-formation process, which generated similar political and urban structures. It appears that a closer analysis of the seventh-century A.D. inscriptions of Sriwijaya, together with new data obtained from archaeological excavations in Palembang and its hinterland (the Musi river basin of South Sumatra), provide an image of this Malay polity that is strikingly similar to that obtained for fifteenth-century Melaka and other contemporary Malay city-states. Archaeological data obtained from still earlier (proto-)urban polities of coastal Southeast Asia, up to proto-historical and late prehistorical times, also appear to fit into this same pattern. The article then briefly considers the existence of city-state cultures in pre-modern coastal Southeast Asia.

Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines¹

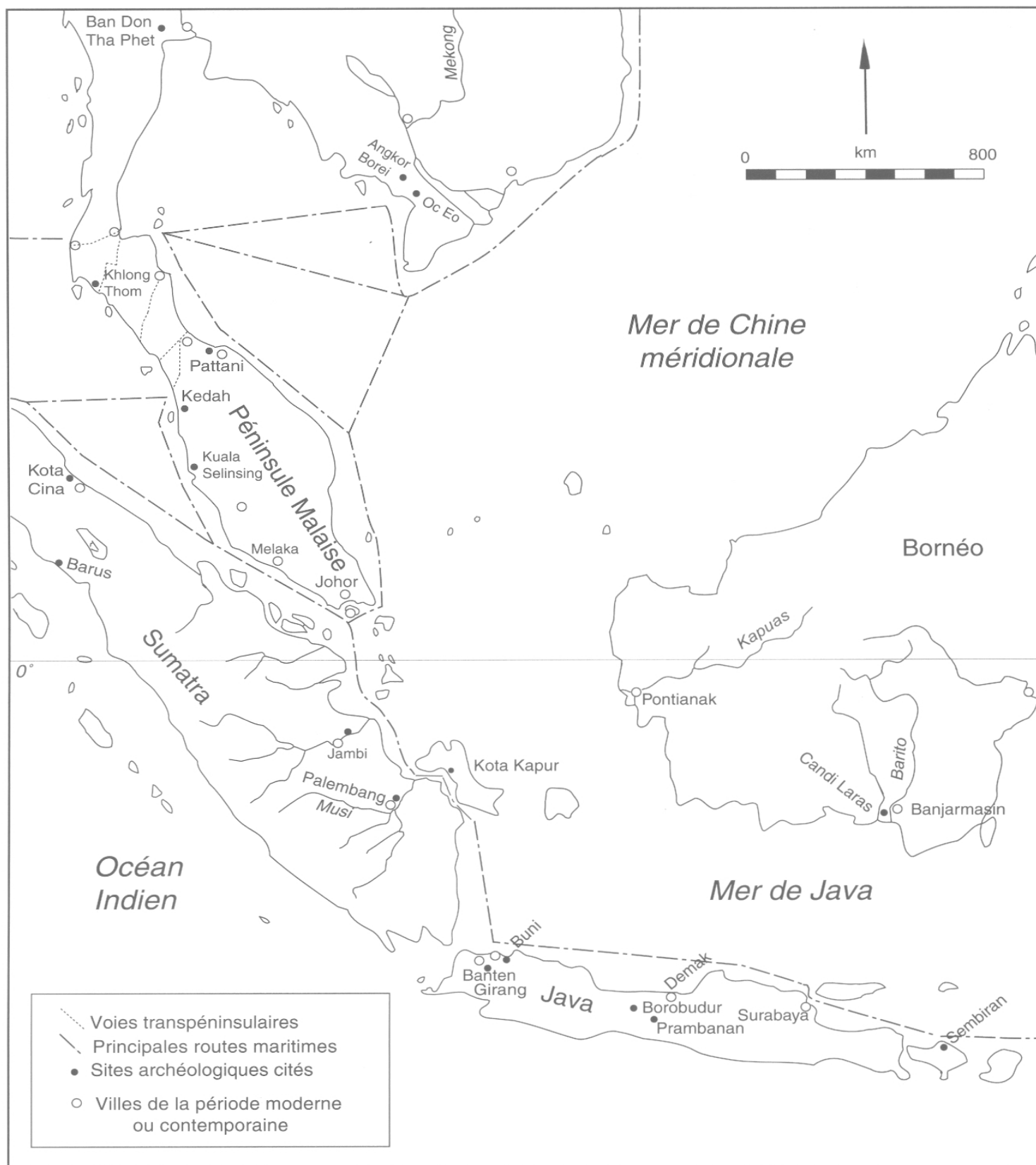
Pierre-Yves MANGUIN

La façade maritime occidentale de l'Asie du Sud-Est occupe une position clef sur la grande route commerciale qui relie la mer de Chine méridionale à l'océan Indien et, au-delà, à la Méditerranée. Les ports situés sur ses côtes se trouvent en outre au point focal de réseaux secondaires, régionaux, qui nourrissent cette route maritime majeure des riches produits de la région tout entière, en demande sur les marchés de l'Ancien Monde dès la fin de la préhistoire : or, étain, résines, épices, bois précieux et autres produits de la forêt. De ce fait, les échanges maritimes, qu'ils soient hauturiers ou régionaux, ont très tôt joué en Asie du Sud-Est un rôle primordial dans le développement économique, dans la formation des systèmes politiques côtiers qui contrôlaient ces échanges et, en corollaire, dans le développement de l'urbanisation. Cette forte dépendance par rapport aux marchés et aux échanges a rendu la région particulièrement sensible aux aléas de la vie économique des principaux acteurs de la longue route maritime transasiatique. Aussi, le rôle économique – et culturel – joué par les deux grandes masses voisines de l'Inde et de la Chine est-il déterminant pour la région : parfois prépondérantes politiquement, toujours d'immenses marchés, offrant pendant longtemps des modèles de société dont on s'inspire, elles ont fortement contribué à donner son rythme et son visage à l'histoire de l'Asie du Sud-Est. On sait la part de la Chine dans la construction de la culture vietnamienne, ou de l'Inde pour tous les pays « indianisés » de la région ; on sait aussi que lorsque l'islam s'implante en Asie du Sud-Est insulaire à partir du XIII^e siècle, il a pour vecteurs essentiels les communautés marchandes préalablement islamisées de l'Inde et de la Chine.

Au cours de ces dernières décennies, l'étude de l'histoire de l'Asie du Sud-Est au début des temps modernes a fait des progrès considérables : les œuvres de synthèse de Denys Lombard et d'Anthony Reid – pour ne citer que ces deux auteurs qui font la part belle à la vie des réseaux maritimes – nous fournissent désormais une image d'ensemble de la région, vue depuis Java ou prise dans sa totalité, de sa participation dynamique au boom du commerce mondial du « long XVI^e siècle », de la croissance remarquable des villes et des changements de mentalités qui l'accompagnent². Les recherches d'Anthony Reid sur la structure urbaine et la démographie ont par ailleurs établi que l'Asie du Sud-Est

1. Le présent article est une version sensiblement augmentée, en particulier dans son appareil critique, d'une communication présentée en décembre 1998 à un colloque sur les cités-États organisé par le Copenhagen Polis Centre, et récemment publiée sous le titre de « City-States and City-State Cultures in pre-15th century Southeast-Asia », dans Mogens H. Hansen (éd.), *A comparative study of thirty City-State cultures: An investigation conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 2000, p. 409-416.

2. Lombard, 1970, 1988, 1990, 1995 ; Reid, 1979, 1980, 1988-93, 1990.



Carte 1

était alors parmi les régions du monde où une forte proportion de la population vivait dans un environnement urbanisé : plutôt que de vastes concentrations urbaines telles Pékin ou Edo (fortes chacune d'environ 1 million d'habitants), formées au cœur de régions agricoles, on y trouvait un nombre considérable de villes de taille moyenne (entre 30 000 et 150 000 habitants ou plus), comme Pegu, Ayutthaya, Thăng Long (Hanoi), Melaka, Johor, Aceh, Banten, Demak, Surabaya, pour ne citer que les plus grandes³. Nombre de ces villes étaient portuaires, en particulier celles du monde austronésien, et appartenaient à la catégorie des cités-États, qui ont fait récemment l'objet d'un stimulant colloque comparatiste au Copenhagen Polis Centre⁴. Elles partagent bon nombre de traits de cette classe urbaine : – elles constituent des systèmes politiques relativement réduits par leur territoire ou par le chiffre total de leur population ; – elles possèdent un arrière-pays, un hinterland, sur lequel s'appuie la communauté urbaine ; – une forte proportion de leur population vit dans la communauté urbaine ; – cette ville constitue la place centrale du système, et abrite le siège d'un pouvoir politique et économique institutionnalisé ; – elle ne laisse qu'une position secondaire aux autres centres urbanisés du système (lorsqu'ils existent) ; – la cité-État s'autogouverne, sans nécessairement être autonome ou indépendante ; – l'économie des cités-États fait appel à la spécialisation des fonctions et à la division du travail ; – elles ne sont pas autosuffisantes et doivent faire appel à un fort degré d'interaction économique avec les systèmes politiques voisins.

Il y a eu cependant d'autres booms économiques dans l'histoire de l'Asie, et en particulier de l'Asie du Sud-Est, d'autres « âges du commerce » – pour reprendre l'heureuse expression d'Anthony Reid –, pendant lesquels des accroissements marqués dans l'intensité du commerce maritime transasiatique ont été enregistrés. Les archéologues et les historiens qui étudient les deux millénaires qui précèdent la forte poussée des XVI^e-XVII^e siècles (c'est-à-dire la période qui va *lato sensu* de 500 av. l'E.C. à 1500 E.C.) ont identifié les booms économiques de l'Ancien Monde dont les effets ont été plus ou moins clairement reconnus dans un contexte sud-est asiatique. En remontant dans le temps, des phases de croissance économique et d'intensification des échanges maritimes apparaissent ainsi à diverses occasions : – entre le IX^e et le XI^e-XII^e siècle, pendant la montée en puissance du commerce extérieur de la Chine des Song et de l'Inde des Cola ; – entre le V^e et le VII^e siècle, du fait de la forte demande de la Chine des Tang en produits de l'Asie du Sud-Est et de la popularité des produits de l'Inde en Asie du Sud-Est ; – au tournant du I^{er} millénaire E.C., lorsque le commerce asiatique avec Rome et les réseaux tissés dans le golfe du Bengale fonctionnent à plein régime, quand l'exportation de l'or et de l'étain – entre autres produits – fournit aux États émergents de l'Asie du Sud-Est une source de revenus primordiale⁵.

3. Reid, 1979, 1980, 1988-93 (II, p. 62-90), 2000 (ce dernier article est une communication présentée au colloque de Copenhague cité en note 1). Sur la structure et la démographie de la ville d'Aceh dans les années 1580, voir aussi, plus récemment, Alves & Manguin, 1997, p. 33-40 et Manguin, 1999, qui confirment les conclusions d'Anthony Reid, en se fondant sur un texte portugais riche en données démographiques.

4. Voir *supra* note 1. Les villes d'Asie du Sud-Est, comme la plupart des cités-États répertoriées dans l'histoire mondiale, présentent une partie seulement des caractéristiques des cités-États ; mais, en bonne méthode, on admet que, pour qu'un concept défini par un ensemble de traits s'applique dans un cas particulier (en l'occurrence l'Asie du Sud-Est), il suffit que ce cas présente une partie des caractéristiques de l'ensemble (on se réfère donc à un idéaltype wébérien, plutôt qu'à une stricte définition). On se reportera sur ce problème à l'introduction de Mogens Hansen aux actes du colloque de Copenhague (Hansen, 2000).

5. On se reportera surtout en la matière aux travaux novateurs de Jan W. Christie (1990, 1991, 1995, 1998).

Ce constat remet aussi en perspective le développement urbain associé en Asie du Sud-Est aux XV^e-XVII^e siècle : plutôt qu'un phénomène nouveau, lié au seul développement des réseaux marchands contemporains – islamiques, chinois puis européens –, on voit se dessiner aujourd'hui un processus qui s'inscrit dans la longue durée. On ne voit plus émerger au XV^e siècle « l'âge du commerce » de l'Asie du Sud-Est, mais seulement un âge du commerce parmi plusieurs autres. Pendant le boom de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, le premier pour lequel on possède des séries statistiques utilisables, il est indéniable que le volume des échanges atteint des sommets inégalés jusqu'alors. La demande en poivre est d'ailleurs si forte qu'elle entraîne de la part de souverains, jusque-là peu enclins à ces méthodes, des conquêtes territoriales à seule fin d'étendre les zones cultivées et, en corollaire, des formes de pouvoir politique nouvelles dans la région⁶.

Cependant, sachant que la quantité totale de marchandises en circulation était beaucoup plus faible au premier millénaire, il nous faut considérer que ce sont les phases de croissance de ce volume, quelle qu'en soit la valeur absolue, qui induisent le processus de développement régional, plutôt que le volume global des échanges, qui va en augmentant avec le temps. Ceci est particulièrement vrai pour une production telle que l'or, si importante pour l'Asie du Sud-Est ancienne qu'elle lui a donné les noms qu'elle portait alors : la Chersonèse d'Or de Ptolémée, ou les Îles de l'Or (*Suvarṇadvīpa*) des textes indiens.

Les États qui se sont formés sur le versant occidental de l'Asie du Sud-Est avant le XV^e siècle ont par ailleurs longtemps été qualifiés par les historiens de « bâtisseurs de temples », d'« agraires », de « territoriaux », pour mieux les opposer aux États à vocation largement commerciale de la période moderne, en particulier aux sultanats de l'Asie du Sud-Est insulaire⁷. Ceci est probablement vrai de ces deux grands États dont l'apogée se situe aux XII^e-XIV^e siècles et qui ont tant attiré l'attention des historiens : l'État khmer, avec pour centre politique et économique la « cité hydraulique » d'Angkor, riche de l'exploitation agricole des terres voisines du Tonle Sap⁸ ; et celui de Majapahit, à Java-Est, centré sur la vaste zone urbanisée que les fouilles archéologiques révèlent encore progressivement sur le site de Trawulan, dont on sait que l'économie était fondée pour une grande part sur l'agriculture, et dont la structure politique et territoriale était distinctement « impériale »⁹. Mais on peut, par exemple, légitimement se poser la question de savoir si le royaume javanais « classique » de Mataram, qui croît à Java-Central aux VIII^e-IX^e siècles, constitue bien un système politique dont l'économie est essentiellement agraire, comme le voudrait le cliché qui lui est en général associé. Certes, la lecture serrée des indications sur la structure des marchés contenues dans les inscriptions produites pendant cette période, et l'absence à ce jour de toute donnée archéologique sur les éventuels centres urbains situés dans la plaine fertile de Kedu (malgré d'intenses travaux liés au

6. Voir Thomaz, 1998, pour le versant portugais de ce boom du commerce du poivre asiatique au XVI^e siècle. On lira aussi, entre autres études sur cette période, les diverses communications publiées sous la direction d'A. Reid dans *Southeast Asia in the Early Modern Era: Trade, Power, and Belief* (Reid, éd., 1993).

7. Voir entre autres les travaux pionniers de R. von Heine-Geldern (1956) et Soemarsaid Moertono (1968), plus spécifiquement consacrés à la structure de ces systèmes politiques dans l'archipel indonésien ; l'ensemble de l'œuvre de G. Cœdès, telle qu'elle est résumée dans ses *États hindouisés...* (1964), n'aborde pas de front ces questions de structure, mais sous-entend, implicitement ou par le choix du vocabulaire, une structure « impériale ».

8. Groslier, 1973, 1974, 1979.

9. On se reportera aux articles de H. Kulke (1986, 1991) pour une relecture des travaux antérieurs et une étude novatrice de la structure de ces systèmes.

dégagement et à la restauration des nombreux complexes de temples qui y ont été construits), ont amené la formulation de l'hypothèse, bien étayée, d'une économie locale essentiellement rurale, villageoise, sans urbanisation notable ou centralisée¹⁰. Mais il faut ajouter que la pauvreté, pour ne pas dire l'absence, des données sur les rapports politiques ou économiques de la plaine centrale fertile avec les villes portuaires de la côte nord de Java (dont on devine l'existence à travers les sources chinoises, mais qui n'ont à ce jour livré aucun vestige urbain clairement identifiable) laisse à penser que la question de la forme de ce(s) système(s) politique(s) javanais est loin d'être tranchée : on sait seulement que l'économie ne pouvait qu'en avoir été florissante, pour avoir généré en deux siècles une telle profusion d'édifices religieux, parmi lesquels rien de moins que le Borobudur ou l'ensemble du Prambanan¹¹.

S'agissant des systèmes politiques essentiellement côtiers qui précèdent les grands États dont il vient d'être question, la proposition concernant les systèmes « agraires » ou « territoriaux » est par contre inexacte, comme le prouvent les recherches résumées *infra*. Tout porte à croire que leur économie a été très largement fondée sur le commerce et que leur population était largement urbaine. Si on a laissé entendre, ne serait-ce que par omission, que de telles structures centrées sur la cité pouvaient être associées aux seuls systèmes politiques postérieurs à 1400, c'est donc plus du fait de la rareté des sources disponibles ou de leur interprétation biaisée que d'une argumentation critique bien fondée.

En effet, on sait bien que l'on n'a pas pour les premiers grands États de la région, et encore moins pour les États émergents qui les précèdent, de corpus de sources comparables à celles dont on dispose pour la période qui suit le XV^e siècle, qu'elles soient européennes ou produites localement, dans les langues vernaculaires. Si l'écriture apparaît en Asie du Sud-Est dès les premiers siècles E.C., seules ont survécu aux rigueurs d'un climat tropical peu favorable à la conservation des supports végétaux, pour les treize ou quatorze siècles qui suivent, des sources locales de nature épigraphique (hormis quelques copies de textes javanais dont l'original est daté du XI^e-XII^e siècle). Alors que l'épigraphie fait son apparition, en sanskrit d'abord, puis progressivement dans les langues vernaculaires, on voit apparaître vers le III^e siècle E.C., de façon concomitante, les premières sources extérieures à la région : elles décrivent dès lors avec quelque détail les différents « pays » de l'Asie du Sud-Est, et sont tirées de récits de voyageurs et de rapports officiels, chinois pour l'essentiel, datant du premier millénaire E.C. Mais ces premières sources étrangères ont leurs limites : tout autant que les récits des voyageurs et marchands européens des XVI^e-XVII^e siècles, elles imposent au lecteur leurs propres représentations des structures politiques et urbaines rencontrées, mal décrites par manque de vocabulaire, de concepts adéquats ou simplement par incompréhension de systèmes radicalement différents du leur. Cette distorsion a le plus souvent été transmise sans autre forme de procès chez les philologues de la première moitié de ce siècle, réceptifs aux images chinoises de systèmes centralisés, fondés sur le contrôle administratif ou militaire d'un territoire bien défini ; ils y trouvaient en effet une justification inconsciente de leurs propres présupposés eurocentristes pour l'analyse de ces systèmes politiques exotiques, dont ils ne soupçonnaient pas encore les structures mouvantes, en apparence insaisissables. L'extrême rareté, pendant la quasi-totalité du I^{er} millénaire E.C., des sources écrites localement – et plus encore de celles écrites dans une langue vernaculaire –, propres à

10. Christie, 1991, où est présentée cette hypothèse. Mais elle la complètera par la suite en faisant plus clairement intervenir dans l'économie javanaise le dynamisme du commerce extérieur (Christie 1992, 1998).

11. Soekmono (1967) et J. Christie (1998) ont brièvement tenté de localiser certains centres de la côte nord de Java, à partir du peu de données épigraphiques et archéologiques disponibles.

faire contrepoids aux informations glanées dans des textes extérieurs à la région, a pour conséquence de laisser une bonne part du fardeau de la reconstruction du passé de l'Asie du Sud-Est sur les épaules des archéologues.

L'archéologie de fouilles a fait des progrès considérables dans ses méthodes d'investigation depuis les années 1940. En Asie du Sud-Est, elle s'est attachée depuis une trentaine d'années, avec des succès notoires, d'abord à la préhistoire de la région, son domaine de prédilection, mais aussi, plus récemment, à cette période de transition, de protohistoire, que constitue le millénaire qui va *lato sensu* du V^e siècle av. l'E.C. au V^e siècle E.C.¹². Pour la période historique qui la suit jusqu'à la formation des grands États du deuxième millénaire, lorsque le corpus épigraphique s'étoffe, le travail des archéologues se fait en collaboration étroite avec les épigraphistes qui, tout en continuant la tâche de dépouillement de leurs prédécesseurs, approfondissent la lecture des inscriptions connues de longue date, les relisent avec un regard neuf et des perceptions inédites de la région, enrichies des apports de l'anthropologie et des sciences sociales en général¹³.

Dans ce cadre renouvelé, une grande partie des études en cours ou publiées pendant ces dernières années porte sur la question centrale du processus de formation des États et de structuration des espaces qu'ils contrôlent, des modalités de l'urbanisation, et sur la part jouée par les échanges et le commerce dans ce même processus. Les quelques pages qui suivent, sous une forme nécessairement sommaire, ont pour seule ambition de tenter de conforter leurs conclusions, en les conciliant avec les travaux archéologiques et historiques récents, et en particulier, en pays malais, avec mes propres recherches à Sumatra-Sud ; on tentera aussi de prouver que les centres urbanisés de ces systèmes politiques à vocation marchande appartiennent, tout autant que ceux des XV^e-XVII^e siècles, à la famille des cités-États de l'Asie du Sud-Est occidentale. On conclura qu'elles en constituent de fait les premiers représentants.

12. On renverra ici pour simplifier aux seules excellentes synthèses récentes sur la préhistoire et la protohistoire de la région : Higham, 1989 ; Higham & Thosarat, 1998 ; Bellwood, 1992, 1997. On consultera aussi Slamet-Velsink (1995) pour une approche par trop réductrice des rapports entre préhistoire et présent ethnographique en Indonésie.

13. On se reportera d'abord à l'ouvrage très stimulant d'O. W. Wolters, qui vient de paraître dans une deuxième édition largement augmentée (1999) ; à l'ouvrage de référence sur la formation des États de l'Asie du Sud-Est, par P. Wheatley (1983), où le point est fait de façon rigoureuse, avant que l'archéologie ne commence à livrer des résultats tangibles ; à la synthèse récente de M. Vickery, controversée mais stimulante, sur le Cambodge préangkorien (1998) ; aux solides articles de Jan Christie, fondés pour l'essentiel sur l'épigraphie javanaise (1991, 1992, 1998), ou à ceux de H. Kulke (1986, 1991, 1993). J'ai moi-même tenté de reprendre les rares données de l'épigraphie de Sriwijaya et d'en concilier le contenu avec ce que nous apprend l'étude des textes malais plus tardifs – mais issus d'une même culture – de la perception et de la structuration de l'espace politique dans le monde Malais, comme avec les données fournies par les recherches archéologiques menées à Sumatra-Sud (Manguin, sous presse/a). Les études de M. Jacq-Hergoualc'h (1992, 1995, 1996, 1998) fournissent de bonnes synthèses de la documentation écrite et archéologique sur l'isthme de la péninsule Malaise avant et pendant la période de Sriwijaya, mais n'abordent pas le problème du type et de la structure des villes de la région (elles passent sans plus d'arguments du qualificatif très réducteur de « port entrepôt » à celui de « cité-État », sans que soient définis les critères permettant de les qualifier ainsi).

Sriwijaya : une cité-État malaise ¹⁴

L'existence d'un État malais portant le nom de *Śrīvijaya*, dans les inscriptions comme dans les sources étrangères, qui a prospéré, avec des hauts et des bas, entre le VII^e et le XIII^e siècle et dont le centre politique se trouvait dans la partie méridionale de Sumatra, est aujourd'hui bien établie. La localisation de ses centres politiques à Palembang, puis à Jambi, postulée en 1918 par George Coëdès à partir de sources textuelles, est aujourd'hui confirmée par les recherches archéologiques menées depuis la fin des années 1980 à Sumatra, dans un programme de coopération entre le Centre national de la Recherche archéologique d'Indonésie et l'EFEO ¹⁵. Le nom sanskrit de *Śrīvijaya*, qui est donné à ce nouvel État dans les inscriptions écrites en vieux malais contemporaines de sa fondation à Sumatra-Sud, dans les années 680, y est associé tout à la fois à son centre de pouvoir (*kadātuan Śrīvijaya*) et à l'entité politique et spatiale englobante qu'il commande (*bhūmi Śrīvijaya*) ¹⁶. Il s'agit du premier État de stature économique mondiale qui ait prospéré en Asie du Sud-Est insulaire. La richesse et le prestige de son souverain, l'éminence régionale de sa capitale, à la fois centre politique et ville portuaire, son rôle comme centre d'enseignement et de diffusion du bouddhisme étaient reconnus par les autres économies-mondes de l'époque, des Arabes de Bagdad aux Chinois des Tang ou des Song.

Le système politique auquel il est fait référence sous le nom de Sriwijaya dans les sources extérieures à la région pendant quelque six siècles – qu'elles soient chinoises, indiennes ou arabes – n'a produit, contrairement à ses voisins javanais, cham ou khmer, qu'un nombre infime d'inscriptions. La quasi-totalité date des années 680 et suit donc de peu l'émergence du nouvel État dans les années 670, telle qu'elle est signalée par le pèlerin bouddhiste chinois Yijing, qui y a longuement séjourné dans sa quête de textes canoniques sanskrits. Mais alors même que Sriwijaya est dès lors connue comme un centre d'apprentissage du sanskrit, ce corpus d'inscriptions est le premier à avoir été entièrement composé dans une langue vernaculaire de l'Asie du Sud-Est insulaire, le vieux malais, ancêtre du malais-indonésien moderne. Si l'apport lexical du sanskrit y est manifeste, l'utilisation du vocabulaire malais, y compris pour désigner des concepts liés au pouvoir politique, y est essentiel et nous fournit des matériaux de premier choix pour l'étude des représentations locales du processus de structuration de ce système politique ; on peut du

14. On utilisera en général, par souci de simplification, l'orthographe indonésienne du nom de cet État, aussi connu que la Gaule pour les Français, laissant son nom et sa transcription sanskrits (*Śrīvijaya*) pour les seuls passages où leur usage est pertinent (sur la part de Sriwijaya dans la construction de l'identité nationale indonésienne, voir Manguin, 2000a).

15. On ne fera en général pas référence dans ce survol au détail des données sur Sriwijaya, qu'elles soient épigraphiques ou archéologiques. On se contentera de renvoyer ici, globalement, aux travaux publiés. Les recherches de G. Coëdès (et de ses contemporains) sur Sriwijaya sont résumées dans les différents passages qu'il y consacre dans ses *États hindouisés...* (1964) ; voir aussi Manguin, sous presse/b, pour une vue d'ensemble de la contribution de Coëdès à l'étude de Sriwijaya. Des états préliminaires des recherches menées sur le terrain depuis les années 1980 sont donnés dans Manguin, 1987, 1992, 1993a, 1993b, et dans Lucas, Manguin & Soeroso, 1998 (et dans les rapports annuels de la Mission archéologique pour les campagnes 1989-1996, non publiés mais déposés à l'EFEO). On pourra se reporter aussi à l'ouvrage collectif *Sriwijaya dalam perspektif arkeologi dan sejarah*, Palembang, Pemerintah Daerah Tingkat I Sumatra Selatan, 1993. Un rapport archéologique final est en cours de rédaction, sous la direction de Manguin et Soeroso.

16. La langue malaise ne présente pas d'opposition entre voyelles brèves et longues. L'alphabet d'origine indienne des inscriptions de Sriwijaya utilise le *ā* long pour transcrire certains *a* malais, comme dans les termes *kadātuan* et *vanuā*. On le conservera dans la discussion qui suit lorsqu'on renvoie aux termes utilisés dans le corpus de ces inscriptions ; la longue ne sera pas conservée si l'on fait référence au mot malais pris hors de ce contexte.

coup plus facilement le confronter à celui qui est avéré dans les sources malaises plus tardives.

Un ensemble considérable de données archéologiques, qui ne cesse de croître au fil des ans, prouve aujourd'hui que le centre tout à la fois politique, religieux et économique de ce nouvel État, entre le VII^e et le XI^e siècles, était situé à Palembang, au point focal du vaste bassin fluvial de la Musi (50 000 km²)¹⁷. Ces données archéologiques indiquent clairement que plusieurs pôles d'activités y étaient représentés dès les années de fondation, dans le dernier quart du VII^e siècle. Après une période encore mal comprise, dans le courant de ce VIII^e siècle qui pose problème dans toute l'Asie du Sud-Est, on trouve à nouveau des preuves archéologiques plus qu'abondantes de sa localisation à Palembang pendant le boom économique des IX^e-X^e siècles ; les sources, tant archéologiques qu'écrites, indiquent enfin un transfert de la capitale vers Jambi, dans le bassin fluvial de la Batang Hari, voisin septentrional de celui de la Musi, dans le courant du XI^e siècle (sans que l'activité économique ne cesse d'ailleurs totalement à Palembang).

Les nombreux sites archéologiques mis au jour dans les limites ou à la périphérie immédiate de la ville moderne de Palembang ont à ce jour livré des assemblages de mobilier, d'inscriptions et de sites construits (même si c'est parfois à l'état de traces) dont la quantité et la répartition spatiale fournissent la preuve incontestable de l'existence de multiples centres d'activités politiques, manufacturières, commerciales, religieuses, dès la fin du VII^e siècle. Un tel niveau de concentration de sites aux fonctions diversifiées ne peut qu'être mis en rapport avec un centre urbain focalisé, en d'autres termes avec une place centrale, que l'on conviendra de nommer « capitale » de l'État malais de Sriwijaya.

La structure urbaine révélée par ces sites archéologiques de Palembang datant de l'époque de Sriwijaya confirme les données fournies par les rares sources extérieures contemporaines, qu'elles soient chinoises ou arabo-persanes. On décèle sans ambiguïté aucune, comme on s'y attendait, un habitat ripuaire très marqué, avec des pôles multiples et spécialisés d'activités, répartis sur environ 12 km le long de la rive nord de la Musi, comme sur les berges de ses affluents. L'habitat sur pilotis y est la règle. Si l'on en juge par les fortes quantités de mobilier retrouvées sur certains sites en bordure de fleuve, la densité de population a dû par endroits être considérable. Les sites religieux ont tous pour leur part été retrouvés sur des terres légèrement plus hautes, à l'abri de la montée des eaux (qu'elle soit diurne, avec la marée, ou saisonnière, avec la mousson, avec 4 m d'amplitude maximale).

Via les nombreux arroyos qui sillonnent le paysage, tous ces centres d'activité sont, par bateau, à portée immédiate du fleuve, des échanges portuaires, et donc en rapport direct avec le détroit de Melaka et son intense trafic. Une part importante des assemblages indique un commerce hauturier soutenu : la grande quantité de tessons de céramique chinoise démontre comme on devait s'y attendre la part essentielle du trafic avec les côtes méridionales de la Chine, mais ne doit pas occulter la part, moins visible car mal conservée dans le contexte archéologique, des produits naturels ou manufacturés de la région (dont on a surtout conservé des résines) ou de l'océan Indien (dont on ne retrouve pratiquement que le verre, importé de l'Inde et du Moyen-Orient sous forme de matière première servant à fabriquer localement des perles, et quelques céramiques du golfe Persique et de l'Inde). Les inscriptions rédigées dans les années 680 à Sumatra-Sud font par ailleurs clairement référence au rôle prépondérant des marchands de mer et des capitaines de navires (*vaṇiyāga* et *puhāvam*). Il n'est pas surprenant, en ces circonstances,

17. Palembang est la capitale, riche aujourd'hui de plus d'un million d'habitants, de la province indonésienne de Sumatra-Sud. La superposition de la ville moderne aux sites archéologiques de l'époque de Sriwijaya n'est pas pour faciliter la tâche des archéologues.

que ces derniers jouent un rôle prééminent dans les mythes de fondation des États côtiers du monde Malais¹⁸.

Si l'on n'a pu encore mettre au jour à Palembang les vestiges archéologiques de la ou des enceintes royales, du moins l'inscription de Sebokingking, avec son discours éminemment politique, ne peut qu'avoir été érigée en position centrale, au cœur même de ce lieu de pouvoir, à l'époque de sa fondation, comme on le verra plus loin¹⁹.

La structure urbaine ainsi définie par l'épigraphie et l'archéologie correspond précisément à celle des villes commerçantes du monde Malais, telle qu'elle est décrite pendant « l'âge du commerce » islamique²⁰. Si, en outre, on prend en compte le fait que sont attestés à Sriwijaya d'autres éléments structurels associés à l'urbanisation en général, et en particulier aux formes qu'elle prend aux débuts de la période moderne en Asie du Sud-Est insulaire, on doit déduire l'adéquation du modèle défini pour les villes malaises plus tardives avec celui mis au jour à Palembang. On retrouve ainsi, par exemple, aux deux périodes, sous une forme identique, trois traits essentiels : un mode d'organisation militaire décentralisé, où le souverain ne possède pas d'armée ou de flotte en dehors de sa garde personnelle, mais dépend entièrement de la clientèle des souverains des centres subsidiaires ; un rôle marqué comme centre de diffusion religieuse et culturelle (le bouddhisme à Sriwijaya, l'islam à Pasai, puis à Melaka) ; l'expansion marquée du malais comme *lingua franca*.

Il n'en faut pas moins préciser ici que Sriwijaya était plus qu'une simple cité portuaire, fût-elle cité-État. Le système politique mis en place au VII^e siècle a en effet échafaudé au cours des siècles des formes de contrôle singulières sur la région qui l'entourait, celle des détroits de Melaka, de Singapour et de la Sonde, nœud de communications stratégique entre la mer de Chine et l'océan Indien.

Les premières interprétations, fondées sur une lecture biaisée du texte des inscriptions, ont longtemps affirmé l'existence d'un vaste « royaume », parfois aussi d'un « empire ». Les concepts eurocentristes attachés à ces termes (territoires, frontières, domination militaire) ont pendant longtemps entravé une lecture plus conforme aux données des textes et de l'archéologie²¹. Des relectures récentes du corpus des inscriptions malaises de Sriwijaya et des sources chinoises, suivies de leur confrontation aux résultats des fouilles archéologiques à Palembang et à sa périphérie, ont permis tout à la fois de reconstruire une

18. Manguin, 1991. L'un de ces mythes d'origine, tel qu'il est transcrit à Melaka dans les textes des XV^e-XVI^e siècles (lors du passage entre l'oralité et l'écrit), fait spécifiquement référence à la topographie de Palembang et à une époque de fondation de l'État qui ne peut être que celle de Sriwijaya (quand bien même ce nom n'apparaît pas dans les textes).

19. Cette inscription, connue auparavant sous le nom de Telaga Batu, a été découverte dans l'Est de la ville moderne de Palembang ; elle a d'abord été traduite par J. G. de Casparis (1956). Cette zone a malheureusement été d'abord bouleversée par la construction d'une grande usine, puis par des pillages systématiques dans les années 1980.

20. Voir les références citées *supra*, notes 2 et 3. L'expression « monde Malais » sera toujours utilisée au sens large du terme, pour désigner les régions de l'Asie du Sud-Est insulaire et, en particulier, de ses côtes qui, au-delà des zones ethniquement malaises (la péninsule Malaise, une partie de Sumatra), ont utilisé le malais comme *lingua franca* et ont participé de cette culture côtière très largement influencée par les commerçants et gens de mer malais. Beaucoup de villes portuaires de l'actuelle Indonésie, dont l'ethnie dominante n'est pas toujours malaise, sont dites ainsi appartenir au monde Malais.

21. Ces concepts ont d'ailleurs été traduits dans la cartographie historique indonésienne d'inspiration nationaliste par de vastes aires colorées regroupant tout l'Ouest de l'archipel et la péninsule Malaise (voir par exemple l'atlas historique de Mohammad Yamin ; on trouvera l'ensemble des références concernant l'usage fait de Sriwijaya par les nationalistes sumatranais dans Manguin, 2000a).

image radicalement réduite de l'implantation géographique du *kadātuan Śrīvijaya* et de proposer des modèles permettant d'expliquer comment un système politique aussi peu étendu dans l'espace a pu avoir une renommée et une action économique, culturelle et religieuse d'une telle ampleur²².

Hermann Kulke a ainsi proposé en 1993, dans ce même *Bulletin*, une relecture stimulante du discours produit dans les inscriptions de Sriwijaya, qui va nous fournir une première grille d'interprétation des données qu'elles rassemblent²³. Après avoir réexaminé l'inscription centrale de Sebokingking et les copies partielles de ce texte érigées entre 684 et 686 par le même souverain Śrī Jayanāśa à la périphérie du nouvel État, il arrive à la conclusion que « d'un personnel patrimonial impressionnant affecté au centre [du système politique] (...) il ne faut pas conclure à l'existence d'un vaste empire ». Ce centre est désigné en vieux malais par le terme *kadātuan*, c'est-à-dire, littéralement, le « lieu du souverain [*datu*] ». Ce terme malais (appartenant donc au lexique austronésien) doit être pris dans son seul sens littéral : il désigne l'enceinte princière, centre symbolique de l'État, politiquement chargé mais spatialement restreint (au sens où on l'entend encore aujourd'hui pour les *keraton* de Java Central, à Yogyakarta ou à Surakarta)²⁴.

De la même façon, le terme austronésien *vanua*, que l'on trouve dans cette inscription pour désigner l'entité spatiale et politique de niveau immédiatement supérieur au *kadātuan*, doit-il être compris au sens d'environnement urbain de l'enceinte princière. Cette concentration urbaine comprenait, outre la résidence princière dans son enceinte en bois, les monuments religieux, les bassins et les parcs (auxquels font allusion les inscriptions), les marchés et les villages ripuaires, semi-urbains (équivalents des *kampung* si souvent décrits des villes du monde Malais moderne). Le pèlerin chinois Yijing fait référence pour sa part à des « faubourgs » (*guoxia* 郭下) de Sriwijaya, où vivait la communauté des moines bouddhistes, et un fragment d'inscription trouvé à Palembang note l'existence d'un « *vihāra* [situé] dans ce *vanuā* ». Ce premier cercle, le cœur du système politique, doit correspondre à la zone urbanisée mise au jour par les archéologues, c'est-à-dire aux vestiges de la ville ancienne de Sriwijaya/Palembang.

L'inscription de Sebokingking décrit aussi un troisième niveau d'organisation, que l'on peut représenter comme un troisième cercle concentrique, désigné par le terme sanskrit *samaryyāda*, qui implique la notion de voisinage²⁵. À l'intérieur de ce cercle, on trouve des localités désignées par le terme sanskrit *deśa*, qui sont gouvernées par des potentats locaux, « investis de la charge d'un *datu* » par le *datu* situé au centre politique du système. La recherche archéologique à Sumatra-Sud – et les difficultés inhérentes à l'identification des sites du VII^e siècle – n'a pas produit à ce jour de données suffisantes

22. Wolters, 1986, 1999 ; Kulke, 1993 ; Manguin, 1993a ; j'ai récemment proposé l'utilisation du concept d'espace social, tel qu'il a été défini par Georges Condominas, pour mieux appréhender cette apparente contradiction entre centre restreint et périphérie étendue (Manguin, sous presse/a).

23. Kulke, 1993.

24. Le javanais moderne *keraton*, vieux javanais *kaḍatuan*, est constitué sur la même base austronésienne que le terme vieux malais, tombé pour sa part en désuétude en malais moderne. On verra *infra* qu'il y a été remplacé par *negeri*, un terme d'origine sanskrite. Louis-Charles Damais, très tôt, a noté l'usage de termes politiques indigènes (par opposition aux termes sanskrits) dans les inscriptions de Sumatra, Java et Bali, et a remis en question la traduction par « province » du *kadātuan* des inscriptions de Sriwijaya proposée par Cœdès ; il a réitéré cette opposition dans son long compte rendu du volume II (1956) des *Prasasti Indonesia* de J. G. de Casparis (Damais, 1949 ; 1968 : 433-434).

25. Perret (1999 : 15) propose sans plus d'arguments de retrouver dans le terme non malais lu *sar-had* dans un seul des manuscrits du *Sejarah Melayu* une survivance de ce *samaryyāda* des inscriptions du VII^e siècle. L'hypothèse mériterait qu'on s'y attarde plus longuement. Il est certain que la traduction de *sar-had* par « frontière » n'est pas satisfaisante.

pour pouvoir indiquer avec précision quelles étaient ces entités administratives, incorporées dans ce « voisinage » (*samaryyāda*) de la ville (*vanuā*).

Le texte de l'inscription passe ensuite à la structure des systèmes politiques périphériques (désignés par le sanskrit *maṇḍala*), qui ont aussi à leur tête des *datu*, décrits comme des potentats locaux puissants, gouvernant leurs *vanuā* et *samaryyāda* respectifs (donc des systèmes politiques qui sont des images de celui qui est investi d'une position centrale par l'auteur de l'inscription). Le texte de cette inscription centrale, comme ceux des inscriptions périphériques qui en sont la copie partielle, met bien en évidence les difficultés encourues par le souverain, qui se place lui-même désormais en position de *primus inter pares*, pour asseoir son contrôle sur ces *datu* de la périphérie : il s'agit en effet pour l'essentiel d'une imprécation vouant aux gémonies ceux qui ne se soumettraient pas au nouvel ordre politique. Ces *maṇḍala* marquent pour le rédacteur de l'inscription centrale le dernier cercle de pouvoir du « pays » de Sriwijaya, quelques années après sa fondation : cette entité englobante est désignée par l'expression *bhūmi Śrīvijaya*, qui l'oppose dans l'inscription périphérique de Kota Kapur, à un « pays de Java » (*bhūmi Jāva*), qui n'est pas encore passé, à la date de sa rédaction (686 E.C.), sous le contrôle du *datu* de Sriwijaya.

C'est ce *bhūmi Śrīvijaya* qui, dans les sources chinoises contemporaines, est de même désigné par l'expression *Shilifoshi zhou* 室利佛逝洲, « pays de Śrīvijaya ». Il y est dit en outre que ce « pays » comprend plusieurs *guo* 國, certains récemment absorbés, comme le Melayu ; le *datu* de Sriwijaya, dans l'inscription de Sebokingking, fait référence à « tous les *maṇḍala* de mon *kadātuan* » : il apparaît donc bien qu'il faut ici rendre *guo* par le sanskrit *mandala*²⁶. Comme on l'a déjà noté, quatre copies écourtées de l'inscription centrale de Sebokingking, pratiquement identiques entre elles pour ce qui est du texte dont on vient de faire l'exégèse, ont en effet été retrouvées à la périphérie de Sumatra-Sud, et paraissent bien marquer ce dernier cercle de pouvoir, formé de systèmes politiques largement autonomes (carte 2).

Un seul d'entre ces *maṇḍala* a été formellement reconnu autour du point où avait été trouvée à la fin du XIX^e siècle l'inscription de Kota Kapur, portant la date de 686, à l'embouchure d'une rivière de l'île de Bangka, face au débouché de la Musi. Il a fait l'objet de fouilles méthodiques en 1994 et 1996, dans le cadre du programme de coopération franco-indonésien : protégé par une levée de terre de 2,5 km de long, ce site forme un complexe comprenant des zones d'habitat ripuaire et, sur une colline, deux petits temples datés de la fin du VI^e ou du début du VII^e siècle, dont le principal est dédié à Viṣṇu et le plus petit à Śiva²⁷. Il s'agit donc d'un sanctuaire hindouiste, servant vraisemblablement un petit système politique portuaire antérieur à Sriwijaya et passé, lors de l'érection de l'inscription de 686, dans l'orbite de l'État nouvellement formé à partir du centre de Palembang. Le fait que l'inscription érigée sur ce site indique en outre que la

26. La bonne correspondance entre la hiérarchie des termes de l'inscription de Sebokingking et celle des seuls textes chinois contemporains, écrits par le pèlerin Yijing, renforce évidemment l'interprétation ci-dessus. Pour une analyse systématique des correspondances entre la terminologie politico-géographique des inscriptions et son pendant dans les sources chinoises de l'époque, on se reportera à l'étude d'Oliver Wolters (1986 : 15-25) et au complément qu'en a produit H. Kulke (1993 : 177-180). Il est bon de rappeler ici que, pour P. Wheatley (1983 : 233), le terme chinois *guo* (conventionnellement traduit par « royaume » ou « État ») paraît bien, dans les sources traitant des États de l'Asie du Sud-Est en tous les cas, prendre souvent un sens plus précis : un système politique au sein duquel un centre urbanisé constitue le point focal et exerce une forme de contrôle sur sa périphérie. On voit que cette définition cadre bien avec celle de la cité-État.

27. Lucas, Manguin & Soeroso, 1998, pour les résultats de la seule campagne de 1994. Le rapport de la campagne 1996 est encore inédit.

flotte de Sriwijaya s'apprête alors à aller soumettre *bhūmi Jāva* paraît bien confirmer que l'on est là sur les marches du « pays de Sriwijaya » (*bhūmi Śrīvijaya*) tel qu'il est perçu depuis son centre, marqué par l'inscription de Sebokingking. Trois autres inscriptions quasi identiques, retrouvées à la pointe sud de Sumatra et, au nord, aux confins des deux bassins fluviaux de la Musi et de la Batang Hari, devraient donc, chacune, marquer le centre d'un de ces *maṇḍala* de la périphérie. Des recherches approfondies sur le terrain devront bien sûr venir confirmer cette hypothèse. En tout état de cause, le cercle ainsi dessiné à Sumatra-Sud – avec Palembang en son centre et les inscriptions des *maṇḍala* marquant sa périphérie – a tout au plus un rayon de 250 km : on est loin de « l'empire » postulé par les historiens d'avant-guerre.

Cette représentation globale de l'espace investi par l'État de Sriwijaya en cette fin de VII^e siècle, telle du moins qu'elle est exprimée par le *datu* Śrī Jayanāśa, commanditaire de l'inscription de Sebokingking, peut être graphiquement traduite par le schéma suivant (fig. 1)²⁸.

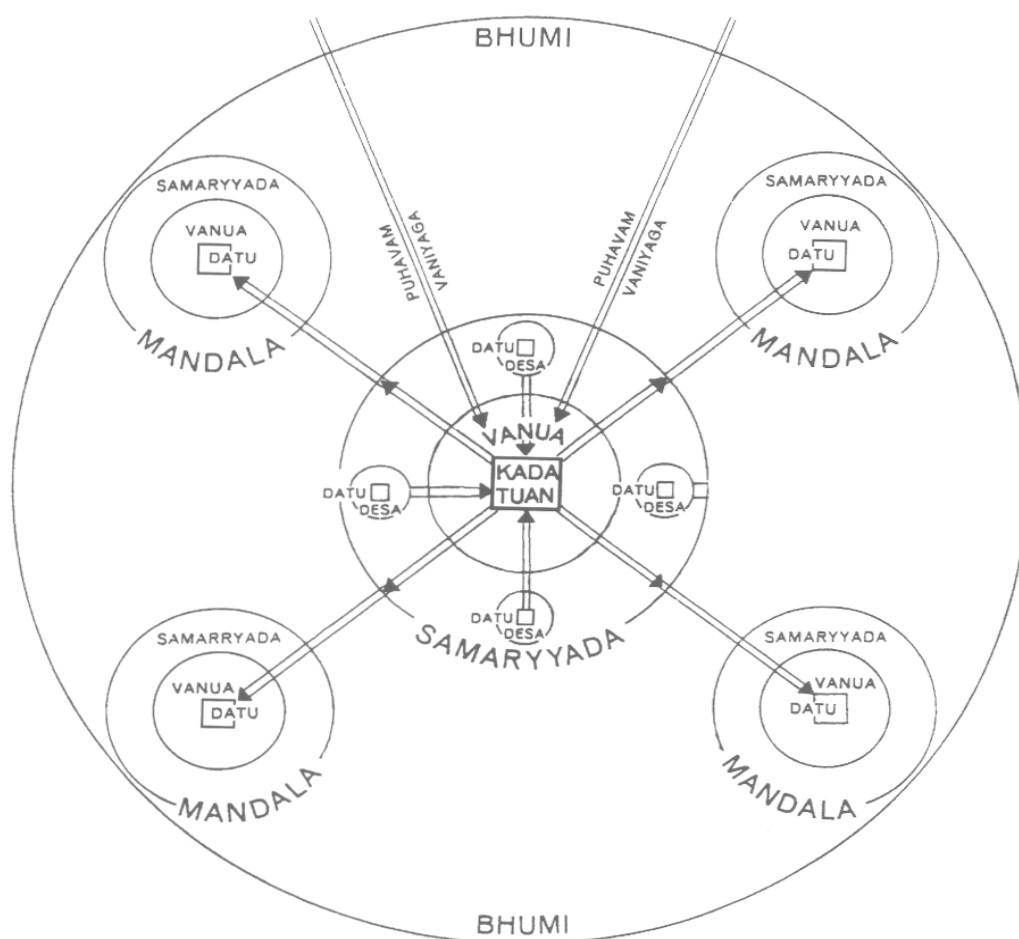


Figure 1

28. Ce diagramme est adapté, après simplification, de celui donné pour la première fois par Hermann Kulke (1993). On se reportera aussi à Manguin, sous presse/a, pour une discussion plus approfondie de ce modèle et de ses implications sur le processus de structuration de l'espace.

La mise en œuvre d'un deuxième modèle fonctionnel permet de tenter de mieux comprendre encore la structure de l'État de Sriwijaya, et le rapport qu'a pu entretenir sa place centrale avec son arrière-pays. Il s'agit du modèle hiérarchique amont-aval, dit aussi dendritique, très prisé par les anthropologues et les archéologues²⁹. Il fait intervenir un centre urbain primaire, en aval d'un fleuve, et une série de centres secondaires (tertiaires, etc.) d'amont, situés sur des affluents du cours d'eau principal. Le tout s'inscrit donc dans les limites d'un bassin fluvial. Dans un tel modèle, le centre urbain portuaire d'aval, par sa position géographique, contrôle le flux de marchandises entrant ou sortant du bassin fluvial. La prise de contrôle du point focal du bassin fluvial entraîne l'acquisition d'une position clé, dominante, sur l'arrière-pays constitué par l'ensemble des régions d'amont (fig. 2).

Le centre urbain de Palembang, aujourd'hui comme au temps de Sriwijaya, est situé très précisément au point focal du bassin versant de la Musi. Les derniers affluents de ce fleuve viennent l'y rejoindre à hauteur de la ville, à quelque 80 km en amont de l'embouchure, sur les derniers contreforts de la péninsule qui sépare la forêt inondée de l'aval des hautes vallées montagneuses de l'Ouest de l'île de Sumatra.

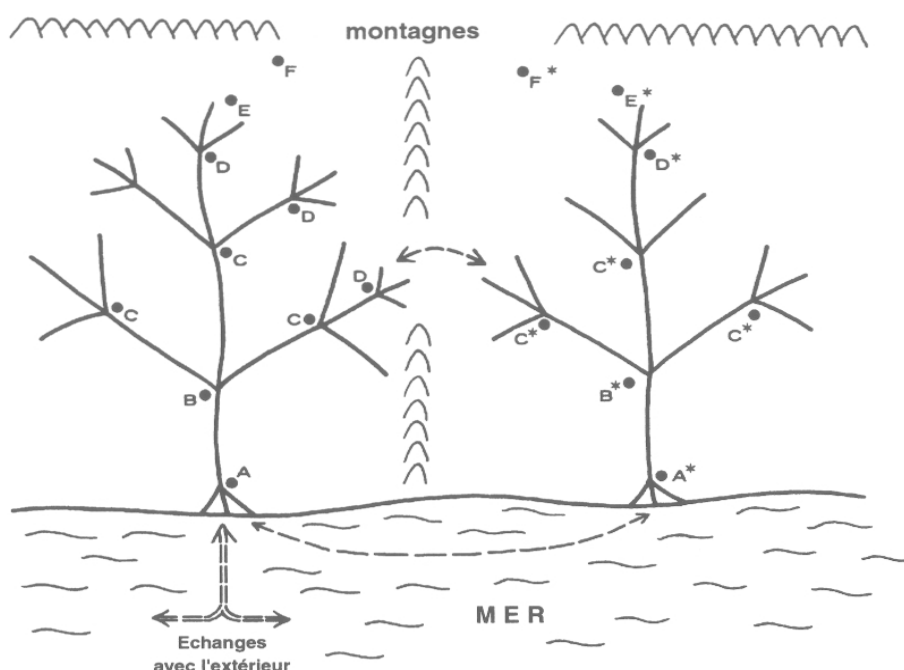
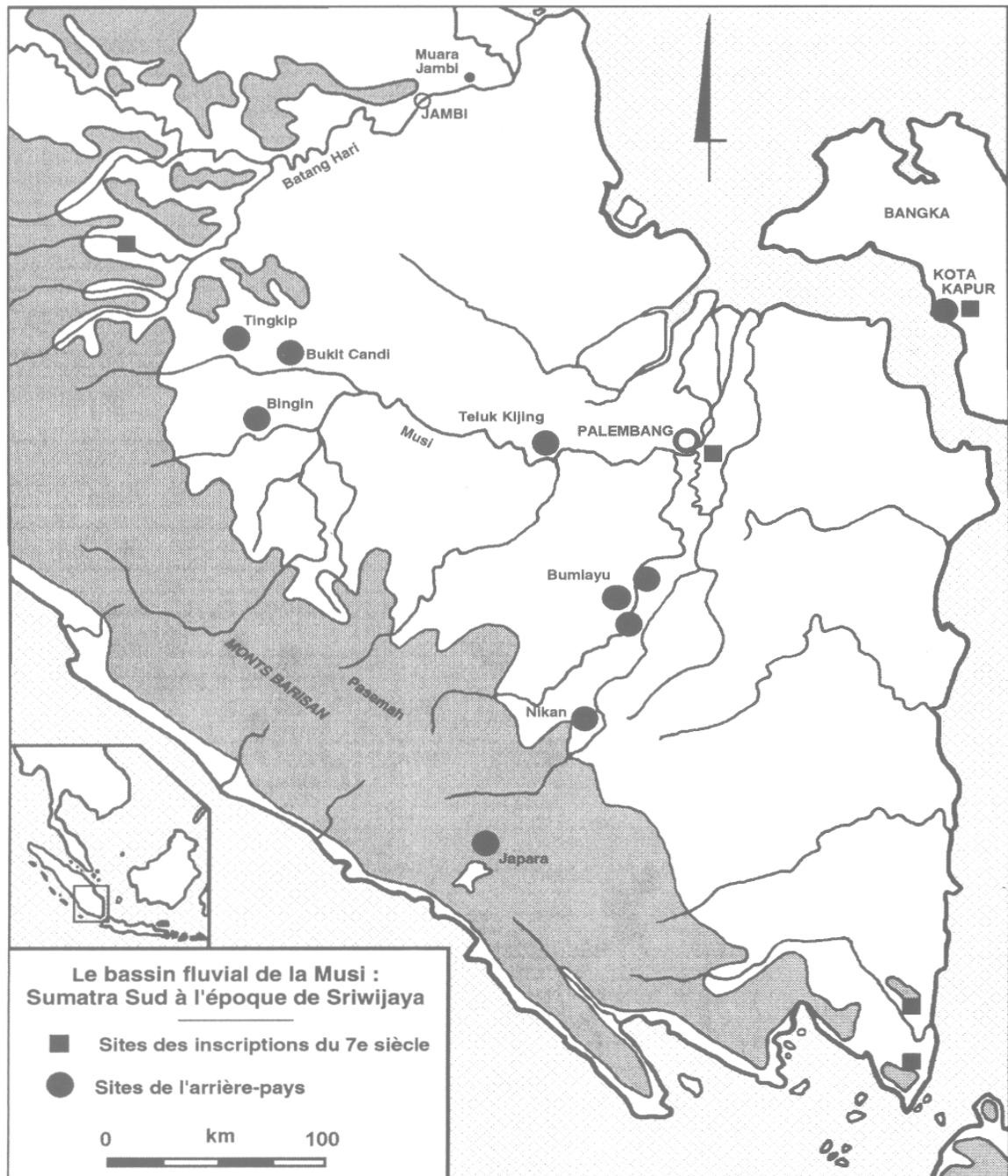


Figure 2

29. Ce modèle a été adapté pour la première fois aux États côtiers de l'Asie du Sud-Est par Bennet Bronson (1977). Il est présenté ici avec quelques modifications, pour mieux tenir compte de l'état présent des connaissances sur la région et sur Sriwijaya. On se reportera aussi à Manguin, sous presse/a.



Carte 2

L'un des résultats importants obtenus par le programme de recherches archéologiques à Sumatra-Sud est la mise au jour sur les rives de tous les affluents principaux de la Musi, parfois loin en amont de Palembang, en général à un confluent, des vestiges d'une vingtaine de temples hindouistes et bouddhiques (carte 2). Si l'on excepte ceux du complexe de Bumiayu, sur la rive de la Lematang, peu de recherches archéologiques ont été menées sur ces sites, dont on ne connaît encore, de façon fragmentaire, que les monuments religieux et la statuaire qu'ils abritaient ; on n'a que peu d'indications sur les noyaux de peuplement dont chacun était vraisemblablement l'émanation. On sait cependant

déjà que certains d'entre eux, si l'on en juge par la statuaire bouddhique qu'ils abritaient, datent des premières décennies d'existence de Sriwijaya (les temples de Tingkip et de Bingin, fin VII^e ou début VIII^e siècle) ; d'autres paraissent dater des phases plus tardives de l'histoire de Sriwijaya, entre le IX^e et le XIII^e siècles (les complexes de Bumiayu et de Teluk Kijing ou encore les temples de Bukit Candi ou de Nikan). Leur taille importante implique qu'un surplus économique et/ou une main-d'œuvre abondante ont été mobilisés pour leur construction : ces sites de temples marquent donc très vraisemblablement l'existence de pôles d'activité économique en divers points du bassin versant de la Musi.

L'État de Sriwijaya paraît bien ainsi avoir rapidement établi une forme de contrôle sur l'ensemble de son arrière-pays, par les voies de communication incontournables que constituaient à Sumatra-Sud, avant la construction du réseau routier moderne, les voies d'eau navigables jusqu'aux hautes vallées (le temple de Bingin est d'ailleurs construit à l'aplomb de rapides nécessitant une rupture de charge). Un tel système, tissé à l'échelle d'un bassin versant aussi vaste (50 000 km²), implique nécessairement qu'un réseau complexe de relations ait été noué entre le point focal d'aval et les multiples centres secondaires d'amont (quelle qu'ait été la forme exacte de ces relations).

En s'y installant pendant le dernier quart du VII^e siècle, le souverain de Sriwijaya, sans préjuger de ses autres activités économiques (contrôle des flux hauturiers, fonctions d'entrepôt entre plusieurs zones maritimes et deux moussons), a donc rapidement établi des relations avec les sociétés installées en amont, qui seules pouvaient lui donner accès aux productions de cet arrière-pays. Or on sait par les travaux d'Oliver Wolters (1967) que les Malais, à partir du V^e siècle, ont justement réussi à capter le marché chinois des résines aromatiques utilisées dans les rituels bouddhiques – en forte croissance –, en substituant aux produits venus jusque-là du Moyen-Orient ceux, plus proches, des forêts de Sumatra et de la péninsule Malaise. C'est cette captation de réseaux préexistants qui a engendré la croissance économique dont a découlé la fondation de Sriwijaya.

Les sociétés d'amont qui sont entrées ainsi dans une relation économique avec le nouveau pouvoir installé à Palembang devaient comprendre celles, installées sur les hautes vallées, à Pasemah en particulier, dont on sait qu'elles avaient prospéré pendant la préhistoire tardive et la protohistoire : sociétés mégalithiques déjà complexes, dont on ne sait encore que peu de choses, mais qui bénéficiaient déjà de contacts avec les réseaux maritimes, puisqu'elles faisaient usage des bronzes de Đông Sơn ou des bijoux en cornaline venus de l'Inde, et ceci en dépit de leur éloignement de la mer³⁰. Ces sociétés d'amont dépendaient donc dès lors de la nouvelle ville portuaire pour l'acquisition de produits de la mer et des biens de prestige dont elles connaissaient l'usage en des temps plus anciens. Mais la relation établie avec les souverains de Sriwijaya a dû rester distante en ce qui les concerne : à une exception près, aucun site archéologique indianisé n'a jamais été retrouvé dans les hautes vallées³¹.

En ce qui concerne les sites des moyennes et basses vallées du bassin de la Musi, où l'on a retrouvé la quasi-totalité des temples mentionnés plus haut, il n'est pas encore possible, à ce stade des recherches archéologiques, de déterminer avec certitude quel était le mode de relation tissé entre les partenaires d'amont et d'aval, à Palembang ou plus tard

30. La seule étude systématique des sites de Pasemah date de plus d'un demi-siècle (van der Hoop, 1932).

31. Seuls les vestiges du temple de Japara, situé sur les rives du lac Ranau, ont été mis au jour plus en amont, à la limite de la province méridionale de Lampung. Mais ce site pourrait aussi être associé à une tradition archéologique, encore très mal connue, englobant cette dernière province et Java-Ouest, plutôt qu'à celle du bassin versant de la Musi (auquel il appartient pourtant géographiquement ; voir à ce propos Guillot, Lukman & Wibisono, 1994 : 107-114). La question reste ouverte.

à Jambi. La menace d'ordre militaire n'est pas à exclure pour la mise en place de cette position dominante, si l'on en juge par le ton agressif et les références à des expéditions armées des inscriptions du VII^e siècle (en admettant bien sûr qu'elles étaient aussi dirigées contre ces populations d'amont, ce qui n'est pas prouvé). Cependant, le contenu d'ensemble de l'inscription centrale de Sebokingking et des inscriptions périphériques des *maṇḍala* permet plutôt d'envisager l'élaboration d'une forme d'alliance ou de contrat renouvelé lors de rituels périodiques, pendant lesquels des serments étaient prononcés : ils pourraient avoir été comparables à ceux dont on sait par diverses sources qu'ils étaient encore régulièrement actualisés pendant la période du Sultanat de Palembang (entre le XVI^e et le XIX^e siècle)³². Mais il est plausible d'envisager que la hiérarchie ainsi mise en place dans ces systèmes politiques englobants construits à l'échelle d'un bassin fluvial devait être essentiellement d'ordre géographique, les diverses sociétés restant fondamentalement interdépendantes : il est peu probable que la force militaire seule ait pu contraindre les sociétés d'amont à entretenir ce type de relation (elles avaient toujours la possibilité de s'adresser aux systèmes politiques voisins, sur la côte de l'océan Indien ou dans les bassins versants contigus).

Le corpus de la littérature malaise, dont la production initiale est contemporaine de l'émergence et de la gloire de la cité-État de Melaka au XV^e siècle, offre d'abondants éléments de confirmation du mode de fonctionnement des modèles proposés ci-dessus. La très grande similitude des images ainsi obtenues pour l'époque de Sriwijaya et pour celle de Melaka, plus documentée, va permettre de mieux encore mettre en valeur la filiation entre les deux systèmes politiques et économiques. Ces sources malaises nous montrent en effet sans ambiguïté comment leurs auteurs (les notables des cités-États du monde Malais) représentaient le système politique au sein duquel ils vivaient.

En termes simplifiés, on peut affirmer qu'ils s'y référaient toujours en utilisant deux locutions qui définissent d'abord le centre politique de l'État (*negeri Melaka*), puis sa relation avec une périphérie décrite, littéralement, comme « les affluents, les méandres et les parties droites » (*anak sungei dan teluk rantau*) des divers cours d'eau composant la totalité d'un bassin fluvial. Prise comme un tout, cette métaphore désigne sans ambiguïté les divers centres de peuplement échelonnés le long des rives des cours d'eau de catégories diverses sous le contrôle du centre de pouvoir d'aval. Cette représentation d'ordre géographique inscrit bien le système politique dans son paysage ripuaire. Elle n'entraîne pas nécessairement l'image d'un pays topographiquement bien délimité (on reviendra sur ce point *infra*) : le système est décrit avant tout comme un centre entouré de sa périphérie. D'autres énoncés des textes étudiés démontrent bien que ce qui compte pour leurs auteurs est ce mode de relation, plus que la topographie : le souverain placé au centre est le pivot du système, le point focal des forces centripètes qui maintiennent sa cohérence. C'est l'entretien d'un réseau de relations, non le contrôle d'un territoire, qui est mis en exergue dans le corpus des textes malais³³.

On remarquera que le terme d'origine sanskrite *negeri* a supplanté dans ce même corpus le terme local *kadātuan*, utilisé dans les inscriptions du VII^e siècle ; il décrit

32. L'histoire moderne de Palembang reste encore à écrire (les sources en sont abondantes) ; celle du sultanat voisin de Jambi, héritier comme Palembang du passé de Sriwijaya, et en particulier celle de la relation amont-aval mise en place dans le bassin fluvial de la Batang Hari, a par contre fait l'objet récemment d'une excellente étude (Andaya, 1993).

33. Cette étude du vocabulaire politique a été menée de façon systématique, avec un logiciel de concordance linguistique, sur les textes, préalablement numérisés, des deux grands représentants de ce corpus littéraire, le *Sejarah Melayu* et la *Hikayat Hang Tuah* (Manguin, sous presse/a). On s'y reportera pour une analyse plus approfondie.

cependant la même réalité politique. L'arrière-pays évoqué si littéralement dans la locution des XV^e-XVI^e siècles s'insère pour sa part sans difficultés dans le modèle dendritique, dont on a vu qu'il s'appliquait déjà fort bien à la réalité du terrain archéologique à Sumatra-Sud à l'époque de Sriwijaya. La continuité entre les systèmes politiques des deux cités-États malaises nous paraît ainsi bien marquée. On pourra enfin tirer argument en ce sens du fait que la tradition orale malaise recueillie dans les textes étudiés ne s'y est pas trompée, qui établit une relation sans équivoque entre la dynastie régnant à Melaka dès sa fondation et un pays mythique que la toponymie situe précisément à Palembang, donc à Sriwijaya³⁴.

Le modèle évoqué ci-dessus est en conformité avec la position géographique de mainte ville portuaire de la région, qu'elle soit ancienne ou moderne, située comme Palembang à quelques dizaines de kilomètres en amont de l'embouchure, au point focal d'un bassin versant souvent considérable par la surface drainée. Il est cependant paradoxal de constater que le site portuaire de Melaka, paradigme des cités-États de la région, ne paraît pas à première vue, si l'on considère sa seule position géographique, se couler dans le modèle amont-aval ainsi défini. En effet, le credo longtemps répété par les historiens travaillant aussi bien sur la Melaka malaise que sur la ville d'après sa prise par les Portugais en 1511 voudrait que la cité portuaire ait fonctionné exclusivement comme un entrepôt, sans arrière-pays ; elle n'aurait produit aucun riz et n'aurait drainé aucune production d'amont ; elle devait donc « importer », entre autres, l'essentiel de la nourriture consommée par sa population forte de quelque 100 000 habitants. Ce leitmotiv se fondait sur un ensemble d'affirmations concordantes prises chez les auteurs portugais du XVI^e siècle, qui n'avaient pas su appréhender la mesure exacte du pouvoir politique et économique de la ville portuaire, dont ils ne percevaient que le cadre géographique. Du fait que la petite rivière de Melaka ne donne en effet pas accès à un arrière-pays productif, et que le territoire entourant la ville était unanimement décrit alors comme non cultivé, cette assertion n'a que peu été remise en cause. Il est même des archéologues pour avoir propagé à propos de Sriwijaya ce modèle de « ville sans arrière-pays », et pour arguer de sa validité à l'échelle de la région en s'appuyant sur les données historiques concernant Melaka³⁵.

Il a néanmoins été proposé dès 1985 de représenter l'arrière-pays de Melaka comme une sphère de commerce régional centrée sur la ville, mais s'étendant dans un rayon de quelques centaines de kilomètres. Cet *hinterland* – qui ne se trouvait ainsi pas « en arrière » de la cité-État et ne lui était pas nécessairement adossé – devrait donc plutôt être décrit comme un *umland* situé au-delà du port-entrepôt, irrigué par un réseau de voies maritimes plutôt que fluviales. Au sein de ce réseau « d'outre-mer », les centres secondaires, au cœur de leurs propres bassins versants, auraient collecté les produits de la mer, de la forêt et de la mine destinés à alimenter les flux commerciaux contrôlés par Melaka, et cultivé le riz destiné à nourrir la place centrale³⁶. À la lumière des sources textuelles

34. Ces mythes d'origine ont surtout été étudiés par Wolters, qui analyse en détail la continuité historique entre Sriwijaya et Melaka (Wolters, 1970). Les correspondances dans la toponymie et la topographie des lieux sont détaillées dans Manguin (1987 : 351-352), qui reprend les études précédentes et les conforte par les données recueillies lors des prospections archéologiques de 1984-1986.

35. Bronson & Wisseman, 1976.

36. Voir Anderson & Vorster, 1985 (cette communication a malheureusement été publiée sous une forme très résumée ; mais on lira aussi avec profit la discussion qui a suivi sa présentation, dans le même volume édité par D. K. Basu, p. 24 *sq.*, et plus spécialement la page 38). Paul Wheatley (1983 : 244) a lui aussi abordé le débat sur l'absence ou non d'un arrière-pays pour Melaka. La solution qu'il propose me paraît cependant dépasser largement la cible visée : il affirme en effet que l'arrière-pays de Melaka « comprenait la quasi-totalité de l'Asie du Sud-Est et, à tout le moins, l'ensemble du monde Malais, aussi loin que Banda et Ternate [les Moluques] ». C'est l'ensemble du réseau de cités-États du monde Malais

évoquées plus haut, il apparaît bien que ces divers bassins fluviaux entretenaient avec le souverain de Melaka un assortiment d'alliances bilatérales, réciproques, fondées souvent sur des liens de parenté ou des alliances matrimoniales. Au tournant du XVI^e siècle, on y comptait nombre de centres côtiers de la péninsule Malaise ou de Sumatra, constitués de cités-États de tailles diverses, ayant pour certaines joué à une période antérieure le rôle de place centrale (Pasai, par exemple, sur la côte nord-est de Sumatra, premier centre de diffusion de l'islam aux XIII^e-XIV^e siècles).

Lorsqu'ils sont considérés depuis la cité-État centrale, pendant le boom économique qui l'a portée à sa position prééminente, ces centres secondaires sont dits dans les textes malais être « en état de dépendance » par rapport à Melaka (*jajahan Melaka*, ou *jajahan yang takluk ke Melaka*). Le souverain de Sriwijaya s'adressait pour sa part dans les inscriptions des années 680 aux *datu* de la périphérie qui se devaient de lui rendre « hommage » ou de faire acte de « soumission » (c'est le terme sanskrit *bhakti* qui est alors utilisé). Si l'on accepte la lecture de ces inscriptions proposée plus haut, on doit compter parmi ces systèmes politiques « soumis » à la cité-État centrale – qui ont fait l'objet d'une inscription « de *maṇḍala* » – celui de Melayu (Jambi), dont le moine Yijing dit, en chinois, vers les années 680, « qu'il est maintenant devenu Sriwijaya », alors qu'il était il y a peu autonome ; on sait qu'avec son propre bassin fluvial de la Batang Hari, cette cité de Melayu/Jambi deviendra à partir de la fin du XI^e siècle la capitale (c'est-à-dire la place centrale) du pays de Sriwijaya³⁷. Ce processus de bascule du pouvoir politique entre diverses cités-États, tour à tour places centrales d'un ensemble englobant, est donc typique de l'histoire tout entière du monde Malais.

S'agissant de Sriwijaya et de Melaka, la correspondance terme à terme entre les représentations qu'en donnent les auteurs des sources historiques vernaculaires, corroborées dans un deuxième temps par les sources étrangères et les recherches archéologiques, fournit donc bien des images parfaitement comparables entre elles ; elles sont de même comparables à celles que l'on obtient à l'étude des divers autres États portuaires de la région des Détroits ou de la mer de Java, ces sultanats urbanisés dont on a dit trop hâtivement qu'ils étaient nés tardivement, pendant le moment islamique de l'Asie du Sud-Est. En d'autres termes, le *kadātuan Śrīvijaya* est bien le prototype du *negeri Melaka*³⁸.

Les premiers systèmes politiques indianisés : des cités-États plus anciennes encore ?

Oliver Wolters, dans son ouvrage intitulé *Early Indonesian commerce: A study of the origins of Sri Vijaya* (1967), a abordé la question de Sriwijaya par l'étude de l'histoire économique des États qui sont nés et ont connu un développement remarquable dans l'ouest de l'Asie du Sud-Est insulaire pendant le 1^{er} millénaire E.C. Il a pu prouver que la fondation de Sriwijaya était la conclusion logique d'un processus de formation de l'État long de plusieurs siècles, mis en place au sein des systèmes politiques à vocation

qu'il propose ainsi d'englober dans un système unique centré sur Melaka, alors que ses éléments constitutifs sont à mon sens discrets. Voir aussi, à ce propos et pour plus de détails, la discussion de ce problème dans Manguin, sous presse/a, et, *infra*, le paragraphe consacré aux « cultures de cités-États ».

37. On n'a pu encore repérer, faute de travail archéologique systématique dans cette province, le site urbain du Melayu du VII^e siècle, pas plus que celui de la « capitale » des XII^e et XIII^e siècles. On n'en connaît qu'un grand complexe de temples, datés des XII^e-XIII^e siècles, à Muara Jambi.

38. Cette filiation avait bien sûr déjà été suggérée à plusieurs reprises, au vu des ressemblances et des continuités formelles entre les deux systèmes politiques (voir, pour les seules études plus récentes, Manguin, 1993a : 33-34 ; ou Christie, 1995 : 269, 272).

commerciale de la région des Détroits (englobant la péninsule Malaise, Sumatra, Java-Ouest et, peut-être, l'ouest de Bornéo). Les systèmes politiques qui précèdent immédiatement la formation de Sriwijaya ont crû entre le V^e et le VII^e siècle : ils ont été reconnus à la lecture d'un ensemble limité de données épigraphiques et de sources étrangères, chinoises pour l'essentiel. Ces dernières les décrivent comme des systèmes autonomes, situés sur ce que Wolters nomme les *favoured coasts* (plutôt que « côtes favorisées », peut-être devrait-on écrire en français les « côtes éligibles ») : tout système politique portuaire qui y est fondé est en effet apte à établir une forme de contrôle sur les routes maritimes essentielles qui irriguent les réseaux des mers de l'Asie du Sud-Est, de la mer de Chine méridionale et de l'océan Indien³⁹.

Ils ont tous occupé des niches écologiques côtières comparables à celles des cités-États qui leur ont succédé ; ils ont tous fait des échanges maritimes hauturiers leur activité économique essentielle ; tous ont vu s'ériger une place centrale portuaire, accueillant des communautés de marchands étrangers, selon toute apparence urbanisée. Si on les compare à leurs successeurs, la plupart, en particulier sur les deux côtes de la péninsule Malaise, paraissent avoir été des systèmes politiques plus circonscrits. La zone la plus riche en vestiges des III^e-VII^e siècles est celle de l'isthme de la péninsule Malaise, des deux côtés de la frontière actuelle, dans les provinces thaïlandaises de Surat Thani et de Nakhon Si Thammarat comme dans l'État de Kedah en Malaisie. Ces sites contrôlaient les routes de portage transpéninsulaire et donnaient accès à la fois aux productions des forêts de la péninsule et, pour ceux du golfe du Siam, à la riche plaine de la Chao Phraya. Malheureusement, parmi les vestiges nombreux qui en proviennent, rares sont ceux qui ont été mis au jour dans un contexte archéologique contrôlé pour cette période⁴⁰.

En fait, les trois sites de cette catégorie qui ont fait l'objet de fouilles archéologiques systématiques, quoique limitées, sont tous situés sur les côtes du détroit de Melaka. Celui de Khlong Thom (province de Krabi, en Thaïlande) est surtout connu pour avoir été l'un des principaux ateliers de fabrication des perles en verre et en pierres semi-précieuses de la région ; mais il a livré aussi nombre de marqueurs d'échanges de la route transasiatique (intailles, monnaies indiennes et romaines, moules à bijoux, etc.)⁴¹. Sur la côte ouest de la Malaisie (État de Perak), le site de Kuala Selinsing, actif semble-t-il surtout entre le V^e et le IX^e siècle, a révélé pour sa part une zone d'habitat d'assez petite taille (pour autant qu'on puisse en juger aujourd'hui dans un environnement de mangrove difficile d'accès) ; le site est riche en produits du commerce, mais, fait notable, paraît ne pas avoir fait le choix de l'indianisation⁴². On a déjà décrit plus haut le site de Kota Kapur, sur l'île de Bangka, où ont été mis au jour une levée de terre, un petit complexe religieux *vaiṣṇava* avec sa statuaire (daté de la fin du VI^e siècle) et un ensemble de sites d'habitat ripuaire, le tout occupant une presque-île d'environ 1,2 km² à l'embouchure de la rivière Menduk⁴³. Le temple est construit par-dessus un site antérieur de deux à trois siècles, dédié au travail du fer (l'une des exportations connues de l'île de Bangka). Kota Kapur paraît bien ainsi rassembler en un même lieu, sur un mode mineur, les attributs associés aux cités-États plus

39. Les ouvrages de référence pour la description de ces États restent l'étude précitée de Wolters (1967), et celles de Paul Wheatley (1961, 1983), qui font la synthèse des nombreux travaux des philologues qui les ont précédées (parmi lesquels on compte Groeneveldt, Pelliot, Hirth, Rockhill, Duyvendak, etc.).

40. Pour un inventaire récent des données disponibles sur ces sites, on se reportera à l'étude de M. Jacq-Hergoualc'h (1996).

41. Mayuree, 1987.

42. Shuhaimi, 1993. Le site avait déjà fait l'objet de fouilles dans les années 1920, sous la direction de I. H. N. Evans.

43. Lucas, Manguin & Soeroso, 1998 ; Dalsheimer & Manguin, 1999.

tardives du monde Malais. Comme on l'a vu, l'État naissant de Sriwijaya l'a d'ailleurs absorbé, marquant cette captation de ses activités économiques par l'érection d'une des inscriptions associées à l'un des *mandala* périphériques du nouveau système politique plus puissant.

Il faut cependant sortir du monde Malais pour retrouver la trace d'un système politique côtier de taille substantielle antérieur à la formation au VII^e siècle de Sriwijaya. C'est celui que les sources chinoises décrivent dans le delta du Mékong sous le nom de *Funan*, que l'on conservera ici faute de mieux, l'épigraphie n'ayant pas livré de nom local pour le désigner. Comme les États de la région des Détroits, le Funan décrit par les Chinois est situé en un point propice à la captation des activités économiques liées au commerce hauturier : la route transasiatique passe obligatoirement au large de ses côtes, qu'elle longe les côtes de l'actuel Viêt Nam et l'embouchure du Mékong pour ensuite traverser en droiture le golfe du Siam et emboucher le détroit de Singapour, ou encore qu'elle emprunte l'un des portages transpéninsulaires de la péninsule Malaise, via les plus petits États qu'on vient d'y signaler. Les sites archéologiques aujourd'hui associés au Funan sont répartis sur l'ensemble du delta et de la basse vallée du Mékong, des deux côtés de l'actuelle frontière khméro-vietnamienne. On sait par les sources chinoises et par l'épigraphie, confirmées aujourd'hui par les résultats des récentes fouilles archéologiques, qu'ils ont prospéré entre le I^{er} et le VI^e siècle E.C. Les recherches rassemblées par Louis Malleret dans son *Archéologie du Delta du Mékong* restent à ce jour le point de départ obligé de toute étude archéologique des provinces méridionales du Viêt Nam⁴⁴. Cette somme est pour l'essentiel un inventaire systématique d'un ensemble de quelque trois cents gisements ayant produit une quantité variable, parfois minime, d'objets d'intérêt archéologique, allant de l'outil lithique au monument architectural, en passant par la céramique, la glyptique, la numismatique, l'épigraphie ou la statuaire. Elle est accompagnée de l'inventaire, de la description et parfois de résultats d'analyses de quelque deux mille objets provenant de ces sites, pour la plupart hors de tout contrôle archéologique, parfois même sans provenance reconnue. Louis Malleret y a enfin publié le rapport détaillé de la seule campagne de fouilles archéologiques qu'il ait pu mener à Óc Eo en 1944 – avant d'être interrompu par le coup de force japonais de mars 1945 – et la présentation de ses recherches sur les canaux anciens effectuées à partir de photos aériennes prises par Pierre Paris, puis Bernard Philippe Groslier. Ces recherches archéologiques sur le Funan ont été interrompues jusqu'à ce que les archéologues du Viêt Nam réunifié reprennent le flambeau après 1975. Les recherches des archéologues de Hồ Chí Minh Ville ont été récemment résumées dans un ouvrage de synthèse, qui s'inspire en partie, pour son mode de présentation des données, de l'ouvrage de Malleret⁴⁵. Deux programmes de recherche sur des sites appartenant à cet État sont menés depuis ces dernières années en coopération avec les archéologues khmers et vietnamiens : par l'Université de Hawai'i sur les sites d'Angkor Borei, par l'EFEO sur ceux d'Óc Eo et de ses environs. Il est trop tôt pour que les recherches de ces archéologues et les études sur le paléoenvironnement qui les accompagnent permettent de fournir des réponses aux questions que l'on pourrait poser dans le cadre de l'approche qui est ici la mienne. Ces sites, qui présentent tous deux les caractéristiques de villes densément peuplées, occupées pendant de longs siècles, étaient-ils des systèmes politiques autonomes, dont les économies étaient fondées principalement sur les échanges commerciaux, ou bien contrôlaient-ils et exploitaient-ils un territoire rural et dépendaient-ils de revenus agricoles ? Le site de Óc Eo, situé à quelque 20 km de la mer, à laquelle il semble avoir accédé par un canal, et dont la

44. Malleret, 1959-1963.

45. Lê Xuân Diêm, Đào Linh Côn & Võ Sĩ Khải, 1995.

production artisanale paraît essentielle, a plus de chances de rentrer dans la première catégorie. Mais le réseau dense de canaux qui paraît en rayonner (si tant est que l'on parvienne à prouver qu'ils sont contemporains des sites fouillés) n'a-t-il pas non plus des fonctions de drainage pour permettre l'exploitation agricole de la plaine, comme pourrait le laisser entendre le parcellaire que l'on distingue par endroits sur les photos aériennes ? Pourquoi ces canaux reliaient-ils la région de Oc Eo à celle d'Angkor Borei, plus loin de la mer, située au cœur d'une région plus favorable à l'agriculture ? Serait-on dès le milieu du 1^{er} millénaire E.C. en présence d'un État unifié, avec un pouvoir central fort, comme voudraient le laisser penser les sources chinoises ? Ou bien y trouve-t-on plutôt une fédération de centres de pouvoir politique urbanisés, sur la péninsule Indochinoise comme sur l'autre rive du golfe du Siam, sur la péninsule Malaise, centres dont l'autonomie serait suffisante pour qu'on les qualifie de cités-États ? Quels sont les peuples concernés par ce premier grand système politique de l'Asie du Sud-Est : parlaient-ils une langue môn-khmère, et le développement subséquent de l'État khmer dans ces mêmes régions s'est-il fait sans véritable solution de continuité, ou bien est-on en présence de populations de langue austronésienne, chame peut-être, donc *a priori* plus proches de celles que l'on a vu évoluer dans le monde Malais⁴⁶ ? L'absorption par le Funan au III^e siècle E.C. d'une des cités de la péninsule Malaise (connue sous le nom de *Dunsun* dans les sources chinoises qui rapportent le fait), dans une zone qui semble bien avoir été de langue môn ou khmère, est l'un des éléments qui font pencher la balance en faveur de la première hypothèse⁴⁷.

On pourrait être alors en présence d'une deuxième zone de développement de cités-États, dans une région non malaise de l'Asie du Sud-Est occidentale, qui engloberait le sud de la péninsule Indochinoise et la région des isthmes de la péninsule Malaise (cette dernière, à l'interface des deux mondes, passera d'ailleurs à compter du VIII^e siècle dans la sphère d'influence de Sriwijaya, donc des Malais).

Aux origines de l'État et de l'urbanisation : les premières agglomérations marchandes ?

Si l'on recule encore dans le temps, on ne dispose plus pour tenter de comprendre la genèse des premiers systèmes politiques complexes et, en corollaire, du premier habitat urbain, que d'hypothèses fondées sur des données archéologiques très incomplètes. Cependant, il n'est pas inintéressant de constater ici que des interprétations récentes des données recueillies sur des sites de la péninsule Malaise, datant des derniers siècles avant et des premiers siècles après le début de l'E.C., proposent de reculer encore de quelques siècles la période de formation des tout premiers établissements (proto-)urbains associés aux échanges maritimes. En effet, nombre de ces sites font leur apparition à partir de 500-300 av. l'E.C., le long des côtes du Champa, du golfe du Siam, de la péninsule Malaise, des côtes nord de Java et de Bali : ils ont été associés par les archéologues à des systèmes politiques de complexité croissante, dont l'intégration économique, dans des réseaux tissés avec leur arrière-pays comme avec d'autres sites d'au-delà des mers, régionaux comme lointains, est avérée. Tous semblent bien être nés des suites du boom économique de la fin du 1^{er} millénaire av. l'E.C. et certains paraissent avoir prospéré du fait de leur implication

46. Si l'épigraphie apparaît bien à partir du v^e siècle, donc pendant les deux derniers siècles d'existence du Funan, elle est en sanskrit et ne fournit pas de réponse à cette question.

47. Ces questions sont discutées en détail par Paul Wheatley (1983) et surtout, très récemment, par Michael Vickery (1998), qui penche résolument pour l'hypothèse môn-khmère. Les récentes campagnes de fouilles produisent des résultats encore trop ponctuels pour fournir des éléments de réflexion à cette échelle ; voir à leur propos Stark, 1998 ; Stark *et al.*, 1999 ; Manguin & Vo Si Khai, sous presse.

dans le commerce des métaux produits dans la région. Mais il faudra que ces recherches archéologiques soient approfondies pour que l'on puisse se prononcer avec certitude sur l'appartenance de ces premiers systèmes politiques complexes, à l'état embryonnaire peut-être, à la catégorie des cités-États de l'Asie du Sud-Est, celles-là même que l'on verra fleurir plus tard dans cette zone, dans des environnements identiques et dans des conjonctures économiques comparables.

On peut ici résumer les quelques réalités tangibles qui, dans l'état présent des connaissances, permettent de distinguer les sites en question : – leur position est côtière ou ripuaire, et leurs niches écologiques en tous points comparables à celles des cités-États qui leur ont succédé, souvent sur des sites très voisins ; – ils présentent les signes d'une concentration de population et d'une hiérarchie sociale notable (qui est déduite pour l'essentiel des modes d'inhumation) ; – sur certains d'entre eux, des activités économiques spécialisées, liées au commerce, paraissent bien avoir été mises en place (exploitation des minerais stannifères et aurifères, fabrication d'outils en fer liés à cette exploitation) ; – des relations économiques sont établies avec les populations d'amont en vue de l'obtention de produits d'exportation ; – on note la présence sur la plupart de ces sites de mobilier indiquant les échanges régionaux et hauturiers (avec l'Inde comme avec la Chine méridionale ou le Nord du Viêt Nam) ; – la construction et l'utilisation de navires de commerce de fort tonnage sont avérées dans la région pendant la période en question (et deux de ces sites ont livré des fragments de navires contemporains)⁴⁸.

En conclusion de l'ensemble de ces remarques, et en dépit du fait qu'une bonne partie des données archéologiques n'est pas encore exploitable de façon systématique, il semblerait bien que l'on soit en présence, près de deux millénaires avant le boom économique du « long XVI^e siècle », des premiers éléments d'un ensemble de systèmes politiques déjà complexes, à l'orientation économique résolument commerciale et maritime, centrés sur des sites portuaires, associés à des établissements (proto-)urbains : ils se pourrait qu'ils soient déjà, *mutatis mutandis*, l'une des caractéristiques saillantes de la façade maritime de l'Asie du Sud-Est.

Cités-États et « cultures de cités-États »

Au-delà de la définition des cités-États considérées à titre individuel, le colloque du Polis Centre de Copenhague a permis de mieux cerner l'existence de « cultures de cités-États ». Elles émergent en général à l'occasion d'une période de croissance économique soutenue et regroupent un certain nombre de cités-États qui remplissent des critères communs de langue et de culture ; ces cités-États conservent leur autonomie, mais peuvent se placer sous la tutelle d'une cité-État dominante avec laquelle elles partagent des intérêts économiques et religieux. Anthony Reid, dans sa communication au colloque, conclut avec raison à l'existence d'une telle culture pour les cités-États malaises et musulmanes des XV^e-XVII^e siècles, en se fondant sur l'abondante documentation disponible pour cette

48. On ne citera ici que les travaux présentant déjà une synthèse de cette question (on s'y reportera pour plus de détails). Sur les sites des côtes du golfe du Siam, on lira ceux de I. Glover, 1989, 1991, et les diverses communications sur le thème « Métallurgie antique, commerce et centres urbains » rassemblées dans Glover, Pornchai & Villiers (éd.), 1992 ; sur celui de Tra Kiêu : Glover & Yamagata, 1995, 1998 ; sur les sites de la côte ouest de la péninsule Malaise, voir Leong Sau Heng, 1990, et Christie, 1990 ; sur Sembiran, site de la côte nord de Bali : Ardika & Bellwood, 1991 ; sur les plus anciens navires de la région : Manguin, 1996 ; sur la mise en place des échanges hauturiers et sur les produits qui font l'objet de ces échanges : Bellina, 1998, 1999. On se reportera aussi aux trois grandes synthèses récentes sur la préhistoire de la région : Higham, 1989 ; Higham & Thosarat, 1998 ; et Bellwood, 1997.

période. Pour les périodes qui précèdent, comme on l'a vu, les sources écrites font largement défaut et les recherches archéologiques systématiques, qui ont permis de conclure plus haut à l'existence de cités-États anciennes, ont été pour l'essentiel consacrées aux rares centres politiques les plus renommés. Les autres sites archéologiques qui pourraient à divers titres être regroupés avec ces centres de premier plan au sein d'une « culture de cités-États » sont malheureusement loin d'être bien décrits, sinon tous identifiés (ils ont, dans le meilleur des cas, fait l'objet de sondages fragmentaires et dépareillés, sans qu'une problématique d'ensemble permette d'en coordonner les résultats). On ne dispose pas, de ce fait, d'éléments de comparaison suffisamment probants et il n'est donc pas possible de conclure avec certitude à l'existence de systèmes englobants pour les périodes considérées ici. En l'état actuel des recherches sur l'Asie du Sud-Est pré-moderne, on peut tout au plus proposer la candidature, à titre d'hypothèse de travail, de deux « cultures de cités-États » distinctes.

La première de ces cultures se présente comme l'ancêtre putatif de celle que l'on observe sans conteste aux ^{xv}^e-^{xvii}^e siècles dans le monde Malais. Des recherches archéologiques et épigraphiques récentes, sans être encore concluantes, vont indéniablement dans le bon sens. On a déjà rencontré plus haut la cité-État de Jambi, voisine et concurrente directe de Palembang/Sriwijaya, à laquelle elle paraît bien ravir au ^{xi}^e siècle le rôle de place centrale. Les divers sites côtiers de Kedah, en Malaisie, qui s'échelonnent pendant toute la période de Sriwijaya, ont été intimement associés au grand État malais centré à Sumatra-Sud, y compris par les sources étrangères qui en sont contemporaines ⁴⁹.

Deux programmes franco-indonésiens récents ont mis par ailleurs au jour les sites urbains de Banten Girang, à Sunda (Java-Ouest), et de Lobu Tua, à Barus, sur la côte occidentale de Sumatra-Nord. Tous deux sont associés au commerce maritime hauturier, sont contemporains de Sriwijaya (du moins dans sa deuxième phase, qui commence au ^{ix}^e siècle) et sont situés dans des zones limitrophes du cœur de cet État malais.

Le site de Banten Girang, ignoré des sources écrites contemporaines, est néanmoins situé dans une zone tampon entre pays javanais et pays malais, qui a été à divers égards associée à Sriwijaya. Il s'agit d'un site fortifié par une levée de terre, d'une surface de 6 ha, daté pour l'essentiel par le riche matériel céramique des ^x^e-^{xv}^e siècles (il est situé légèrement en amont de la grande cité-État portuaire de Banten, datant des ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles) ⁵⁰. Il comprend un ensemble palatin et tout semble indiquer qu'il s'agit de la capitale de l'État de Sunda, resté fidèle pendant toute cette période à sa foi śivaïte. La population semble en avoir été javanaise, mais, comme sur toute la côte nord de Java, le malais, que l'on retrouve dans une inscription du ^{ix}^e siècle mise au jour à Sunda, y a vraisemblablement servi de *lingua franca*. Il semble bien, de plus, que le site est tombé au ^x^e siècle pendant un temps sous l'emprise directe de Sriwijaya.

Lobu Tua est l'un des sites du complexe de Barus, petite ville portuaire moderne dont le nom, associé à l'exportation vers l'océan Indien de l'excellent camphre de Sumatra, apparaît déjà dans la géographie de Ptolémée. Lobu Tua, autre site protégé par une levée

49. Ces sites de Kedah ont été associés à Sriwijaya dès les premiers travaux de G. Cœdès. Les premiers à être connus, et en particulier les temples de la vallée de la Sungei Bujang, après moult controverses, ont été datés du ^{xii}^e-^{xiii}^e siècle. La découverte plus récente du site de Sungei Mas, riche en céramiques du ^{ix}^e siècle, conforte l'association de cet ensemble de sites avec Sriwijaya (il faut ajouter que cette région côtière a livré aussi diverses inscriptions bouddhiques antérieures à Sriwijaya). On se reportera en particulier aux travaux rassemblés dans Lamb, 1961, et à l'étude plus récente de M. Jacq-Hergoualc'h, 1992, où sont rassemblées les données disponibles sur ces sites.

50. On lira à propos de Banten Girang l'étude publiée en fin de programme de fouilles (Guillot, Lukman & Wibisono, 1994).

de terre, fonctionnait, entre la fin du IX^e et le XII^e siècle, comme un comptoir marchand abritant diverses communautés étrangères (les Tamouls ont laissé une inscription dans leur langue ; la forte proportion de céramique et de verre proche-orientaux ne peut qu'être associée à des communautés de marchands musulmans ; un texte arménien décrit Barus avec force détails ; la céramique chinoise y est abondante). Le travail d'élaboration des données de la fouille est en cours pour ce site urbain, et il est encore trop tôt pour se prononcer de façon définitive sur son statut⁵¹. Il pourrait néanmoins, à divers titres, être candidat à l'appartenance à une culture de cités-États au même titre que Sriwijaya/Palembang. Ville autonome, en rapport étroit avec un arrière-pays producteur de camphre, elle est en effet souvent dite dans les sources étrangères avoir été dans l'orbe de Sriwijaya.

Des recherches archéologiques, qui n'ont malheureusement pas été menées à leur terme, ont révélé de même, à Kota Cina, sur la côte orientale de Sumatra-Nord, une autre communauté urbaine importante. Le mobilier mis au jour prouve que des communautés marchandes tamoules et chinoises ont certainement eu un rôle important à y jouer. Ce site est daté pour l'essentiel des XI^e-XIII^e siècles. Il est flanqué d'un port remarquable, le site de Paya Pasir, où de nombreux fragments de navires de gros tonnage à coque liée, de type exclusivement sud-est asiatique, ont été mis au jour, avec une très forte quantité de céramiques chinoises contemporaines du site urbain voisin⁵². Aucune épigraphe ne permet de déterminer la langue parlée dans cette région côtière à l'époque d'activité du site (situé aujourd'hui dans une zone de langue malaise sur sa frange côtière, mais, comme Barus/Lobu Tua, sur la côte opposée de Sumatra, au débouché d'un arrière-pays de langue batac).

Par ailleurs, quelques rares données éparses permettent d'envisager une communauté de culture entre de rares sites archéologiques et la cité-État malaise de Sriwijaya, à bonne distance de son centre politique, et donc d'appuyer la candidature de cette première « culture de cités-États » : – sur le site du sanctuaire de Candi Laras, à Kalimantan-Sud, au débouché du vaste bassin fluvial de la Barito (dans une zone où l'on retrouvera plus tard l'État malais qui devient vers le XVI^e siècle le sultanat de Banjarmasin), on a découvert une unique et très brève inscription contenant le terme *siddhayātra*, qui constitue le pendant d'inscriptions parfaitement identiques, datant du VII^e siècle, émanant de Sriwijaya/Palembang et trouvées en grand nombre en divers points de Sumatra-Sud ; – une inscription en vieux malais datée de 900 E.C. a été par ailleurs retrouvée il y a quelques années à Luzon, près de Manille : sans que rien ne la relie politiquement à Sriwijaya, elle indique clairement la diffusion du malais comme *lingua franca* dans une région ethniquement non malaise, dans le cadre d'activités commerciales, un phénomène associé plus tard à la « culture de cités-États » qui prend son essor dans la région aux XV^e-XVII^e siècles⁵³. Dans le même ordre d'idées, les recherches en cours d'un anthropologue travaillant sur une culture côtière de Célèbes-Sud, ethniquement non malaise mais très liée aux réseaux maritimes, proposent de retrouver l'impact ancien de Sriwijaya dans l'adoption de systèmes

51. Voir Guillot (éd.), 1998, pour un premier état des travaux sur Barus et pour l'édition du texte arménien.

52. Deux thèses de Cornell University ont été soutenues à partir des recherches menées sur ce site par les archéologues indonésiens et occidentaux : Miksic, 1979 et McKinnon, 1984. Le travail a malheureusement été interrompu avant que l'ensemble du site ne soit fouillé. La mise au jour des fragments de navires à coque liée résulte de fouilles de sauvetage plus récentes, menées en collaboration entre l'EFEO et le Centre national de la Recherche archéologique indonésien (Manguin, 1989).

53. L'inscription a été publiée par A. Postma (1992). On rappellera ici que l'une des communautés marchandes les plus dynamiques de la Melaka du XV^e siècle était justement celle des gens de Luzon.

de pensée englobants, communs à de nombreuses autres cultures de l'archipel, qui auraient entre autres introduit sur place la notion de hiérarchie sociale et politique⁵⁴.

La deuxième « culture de cités-États » dont on voudrait ici proposer la candidature n'est pas moins hypothétique que la première, mais, du fait de la plus grande richesse épigraphique et de l'abondance relative des sources chinoises, on peut en distinguer plus aisément le contour géographique. Si, au vu des résultats acquis par les recherches archéologiques en cours, on arrive plus tard à la conclusion que les centres politiques urbanisés constitutifs du Funan étaient bien des cités-États, on devra aussi raisonnablement envisager l'existence d'une communauté de culture, liée par l'usage d'une langue indéterminée de la famille môn-khmère, regroupant après le III^e siècle E.C. des communautés urbaines situées sur le pourtour du golfe du Siam, dans le sud de la péninsule Indochinoise et sur l'isthme de la péninsule Malaise⁵⁵. On pourrait donc être, là aussi, en présence d'une « culture de cités-États », pendant de celle en cours de construction dans le monde Malais, qui lui succéderait dans le temps et la supplanterait, en termes économiques, pour le contrôle de la route transasiatique. On ne peut s'empêcher de penser que son existence, si elle était prouvée, fournirait un modèle fonctionnel satisfaisant pour appréhender l'entité politique, si insaisissable encore, qu'il convient de nommer « le Funan », faute de mieux⁵⁶.

54. Gibson, 2000 : 46-47.

55. On doit préciser ici que l'usage au Funan d'une langue du groupe malayique reste encore proposé par les linguistes spécialistes de ces langues, qui ne font que suivre l'hypothèse mal étayée de Louis Malleret (le groupe malayique, au sein des langues austronésiennes, compte le malais et le cham). Cette hypothèse, au vu du contexte historique, paraît peu vraisemblable, sans être encore à rejeter totalement.

56. On devra alors bien sûr considérer aussi la filiation possible entre le Funan et le système politique môn centré sur la riche vallée de la Chao Phraya, connu sous le nom de Dvāravatī entre le VII^e et le X^e siècle E.C., dont les recherches récentes incitent aussi à reconsidérer le développement : dans ce cas encore, les historiens, partis d'une conception monolithique de cet État, le perçoivent plutôt aujourd'hui comme une structure éclatée en multiples centres urbanisés. Robert Brown, dans une étude récente (1996), très complète, fait le point sur la question de cet État resté largement « sans histoire ». S'agissant pour l'essentiel de villes de l'intérieur, associées plutôt à l'exploitation agricole d'un territoire, on ne s'y attardera pas dans le présent article consacré aux villes côtières.

Références bibliographiques

- ALVES, J. M. dos Santos & MANGUIN, P.-Y.
 1997 *O "Roteiro das cousas do Achem" de D. João Ribeiro Gaio : Um olhar português sobre o norte de Samatra em finais do século XVI*, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses (Colecção Outras Margens).
- ANDAYA, B. Watson
 1993 *To live as brothers: Southeast Sumatra in the seventeenth and eighteenth centuries*, Honolulu, Hawai'i University Press.
- ANDERSON, J. N. et VORSTER, W. T.
 1985 « In search of Melaka's hinterlands: Beyond the entrepôt », in D. K. Basu (éd.), *The Rise and Growth of the Colonial Port Cities in Asia*, New York, London, University Press of America (Center for South and Southeast Asia Studies, University of California, Berkeley, Monograph series no.15), p. 1-6.
- ARDIKA, I. Wayan et BELLWOOD, P.
 1991 « Sembiran: The beginnings of Indian contact with Bali », *Antiquity*, 65, p. 221-232.
- BELLINA, B.
 1998 « La formation des réseaux d'échange reliant l'Asie du Sud et l'Asie du Sud-Est, à travers le matériel archéologique (VI^e siècle av. J.-C. – VI^e siècle apr. J.-C.). Les cas de la Thaïlande et de la péninsule Malaise », *Journal of the Siam Society*, 86/1-2, p. 89-105.
 1999 « La vaisselle dans les échanges entre le sous-continent indien et l'Asie du Sud-Est à l'époque protohistorique. Note sur quelques marqueurs archéologiques », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 86, p. 161-184.
- BELLWOOD, P.
 1992 « Southeast Asia before History », in N. Tarling (éd.), *The Cambridge History of Southeast Asia*, vol. 1 : *From Early Times to c. 1800*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 55-136.
 1997 *Prehistory of the Indo-Malaysian Archipelago*, Honolulu, University of Hawai'i Press, [2^e éd. rév].
- BRONSON, B.
 1977 « Exchange at the upstream and downstream ends: Notes toward a functional model of the coastal state in Southeast Asia », in Karl L. Hutterer (éd.), *Economic Exchange and Social Interaction in Southeast Asia: Perspectives from Prehistory, History and Ethnography*, Ann Arbor, Michigan State University, p. 39-52.
- BRONSON, B. et WISSEMAN, J.
 1976 « Palembang as Srivijaya: the lateness of early cities in Southern Southeast Asia », *Asian Perspectives*, 19/2, p. 220-239.
- BROWN, R. L.
 1996 *The Dvāravatī wheels of the law and the Indianization of South East Asia*, Leiden, E. J. Brill (Studies in Asian Art and Archaeology, 18).

- CASPARIS, J. G. de
 1956 *Prasasti Indonesia, II: Selected inscriptions from the 7th to the 9th century A.D.*, Bandung, Masa Baru.
- CHRISTIE, J. Wisseman
 1990 « Trade and state formation in the Malay Peninsula and Sumatra, 300 B.C. – A.D. 700 », in J. Kathirithamby-Wells & J. Villiers (éd.), *The Southeast Asian port and polity: Rise and demise*, Singapore, Singapore University Press, p. 39-60.
 1991 « States without cities: demographic trends in Early Java », *Indonesia*, 52, p. 23-40.
 1992 « Trade and settlement in Early Java: Integrating the epigraphic and archaeological data », in I. Glover, Pornchai Succhita & J. Villiers (éd.), *Early metallurgy: Trade and urban centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, p. 181-197.
 1995 « State formation in Early Maritime Southeast Asia: A consideration of the theories and the data », *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 151/2, p. 235-288.
 1998 « Javanese markets and the Asian sea trade boom of the tenth to thirteenth centuries A.D. », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 41/3, p. 344-381.
- CÆDÈS, G.
 1964 *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, de Boccard.
- DALSHEIMER, N. et MANGUIN, P.-Y.
 1998 « Viṣṇu mitrés et réseaux marchands en Asie du Sud-Est : nouvelles données archéologiques sur le 1^{er} millénaire apr. J.-C. », *BEFEO*, 85, p. 87-123.
- DAMAIS, L.-Ch.
 1949 « Epigrafische aantekeningen, VI : Sang Ratu – Çrī Mahārāja », *Tijdschrift van de Bataviaasch Genootschap*, 83, p. 18-20.
 1968 « Bibliographie indonésienne, XI : Les publications épigraphiques du Service archéologique de l'Indonésie », *BEFEO*, 54, p. 295-521.
- GIBSON, T.
 2000 « Islam and the spirit cults in New Order Indonesia: Global flows vs. local knowledge », *Indonesia*, 69, p. 41-70.
- GLOVER, I.
 1989 *Early trade between India and Southeast Asia: A link in the development of a World Trading System*, Hull, University of Hull, Centre for Southeast Asian Studies (Occasional paper, no.16).
 1991 « Beads and bronzes: archaeological indicators of trade between Thailand and the early Buddhist civilization of Northern China », in K. R. Haellquist (éd.), *Asian Trade Routes*, Copenhagen / London, Scandinavian Institute of Asian Studies (Studies on Asian Topics no.13) / Curzon Press, p. 117-141.
- GLOVER, I., PORNCHAI SUCCHITA et VILLIERS, J. (éd.)
 1992 *Early metallurgy: Trade and urban centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus.

GLOVER, I. et YAMAGATA, Mariko

- 1995 « The origins of Cham civilization: Indigenous, Chinese and Indian influences in Central Vietnam as revealed by excavations at Tra Kieu, Vietnam 1990 & 1993 », in C. T. Yeung & B. Li (éd.), *Southeast Asian Archaeology*, Hongkong, Hongkong University Museum, p. 145-169.
- 1998 « Excavations at Tra Kiêu, Vietnam 1993: Sa Huynh, Cham and Chinese influences », in P.-Y. Manguin (éd.), *Southeast Asian Archaeology 1994*, Hull, University of Hull, Centre for Southeast Asian Studies, vol. I, p. 75-93.

GROSLIER, B. P.

- 1973 « Pour une géographie historique du Cambodge », *Cahiers d'Outre-Mer*, 104, p. 337-379.
- 1974 « Agriculture et religion dans l'Empire angkorien », *Études rurales*, 53-56, p. 95-118.
- 1979 « La cité hydraulique angkorienne : exploitation ou surexploitation du sol ? », *BEFEO*, 66, p. 161-202.

GUILLOT, Cl. (éd.)

- 1998 *Histoire de Barus, Sumatra. Le site de Lobu Tua*, I : *Études et documents*, Paris, Association Archipel (Cahier d'Archipel, 30).

GUILLOT, Cl., LUKMAN NURHAKIM et WIBISONO, S.

- 1994 *Banten avant l'Islam : étude archéologique de Banten Girang (932 ?-1526)*, Paris, École française d'Extrême-Orient (Monographies, 173).

HANSEN, M. H.

- 2000 « Introduction. The concepts of City-State and City-State Culture », in M. Hansen (éd.), 2000, p. 11-34.

HANSEN, M. H. (éd.)

- 2000 *A comparative study of thirty City-State cultures: An investigation conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters (Historisk-filosofiske Skrifter, 21).

HEINE-GELDERN, R. von

- 1956 *Conceptions of state and kingship in Southeast Asia*, Ithaca, Cornell University, Southeast Asia Program (Data Paper No. 18).

HIGHAM, C.

- 1989 *The archaeology of Mainland Southeast Asia*, Cambridge, Cambridge University Press.

HIGHAM, C. et THOSARAT, R.

- 1998 *Prehistoric Thailand: From Early Settlement to Sukhotai*, Bangkok, River Books.

HOOP, A. N. J. Th. A Th. van der

- 1932 *Megalithic remains in South-Sumatra*, Zutphen, W. J. Thieme.

JACQ-HERGOUALC'H, M.

- 1992 *La civilisation des ports entrepôts du Sud Kedah (Malaysia), V^e-XIV^e siècles*, Paris, L'Harmattan.
- 1995 « Une cité-État de la péninsule Malaise : le Langkasuka », *Arts asiatiques*, 50, p. 47-66.
- 1996 « La région de Nakhon Si Thammarat (Thaïlande péninsulaire) du V^e au XIV^e siècle », *Journal asiatique*, 284/2, p. 361-435.

- 1998 « Une étape maritime de la route de la soie. La partie méridionale de l'isthme de Kra au IX^e siècle », *Journal asiatique*, 286/1, p. 235-320.
- KULKE, H.
1986 « The Early and the Imperial Kingdom in Southeast Asian History », in D. G. Marr et A. C. Milner (éd.), *Southeast Asia in the 9th to 14th Centuries*, Singapore / Canberra, Institute of Southeast Asian Studies / ANU, p. 1-22.
1991 « Epigraphical references to the "City" and the "State" in Early Indonesia », *Indonesia*, 52, p. 3-22.
1993 « *Kadātuan Śrīvijaya* – Empire or kraton of Śrīvijaya ? A reassessment of the epigraphical evidence », *BEFEO*, 80, p. 159-181.
- LAMB, A.
1961 *Miscellaneous papers on Early Hindu and Buddhist settlement in Northern Malaya and Southern Thailand*, Kuala Lumpur, *Federated Museums Journal*, 6 (numéro spécial).
- LÊ XUÂN DIÊM, ĐÀO LINH CÔN et VÕ SĨ KHÀI
1995 *Văn Hóa Óc Eo : những khám phá mới*, Hà Nội, Nhà xuất bản khoa học xã hội.
- LEONG SAU HENG
1990 « Collecting centres, feeder points and entrepôts in the Malay Peninsula, c. 1000 B.C.-A.D. 1400 », in J. Kathirithamby-Wells & J. Villiers (éd.), *The Southeast Asian port and polity: Rise and demise*, Singapore, Singapore University Press, p. 17-38.
- LOMBARD, D.
1970 « Pour une histoire des villes du Sud-Est asiatique », *Annales E.S.C.*, 4 (juillet-août), p. 842-856.
1988 « Le sultanat malais comme modèle socio-économique », in D. Lombard & J. Aubin (éd.), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine, 13^e-20^e siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 117-125.
1990 *Le carrefour javanais : essai d'histoire globale*, Paris, Éditions de l'EHESS (Civilisations et sociétés, 79), 3 vol.
1995 « Networks and synchronisms in Southeast Asian history », *Journal of Southeast Asian Studies*, 26/1, p. 10-16.
- LUCAS PRATANDA KOESTORO, MANGUIN, P.-Y. et SOEROSO
1998 « Kota Kapur (Bangka, Indonesia): A pre-Sriwijayan site reascertained », in P.-Y. Manguin (éd.), *Southeast Asian Archaeology 1994: Proceedings of the 5th International Conference of the European Association of Southeast Asian Archaeologists, Paris, October 1994*, Hull, University of Hull, Centre of Southeast Asian Studies, vol. II, p. 61-81.
- MALLERET, L.
1959-63 *L'archéologie du Delta du Mékong*, Paris, EFEO (PEFEO, 43), 4 t. en 7 vol.
- MANGUIN, P.-Y.
1987 « Palembang et Sriwijaya : anciennes hypothèses, nouvelles recherches (Palembang Ouest) », *BEFEO*, 76, p. 337-402.
1989 « The trading ships of Insular Southeast Asia: New evidence from Indonesian archaeological sites », in *Proceedings, Pertemuan Ilmiah Arkeologi V, Yogyakarta 1989*, [Jakarta], Ikatan Ahli Arkeologi Indonesia, vol. I, p. 200-220.

- 1991 « The Merchant and the King: political myths of Southeast Asian coastal polities », *Indonesia*, 52, p. 41-54.
- 1992 « Excavations in South Sumatra, 1988-1990: New evidence for Sriwijayan sites », in I. C. Glover (éd.), *Southeast Asian Archaeology 1990: Proceedings of the Third Conference of the European Association of Southeast Asian Archaeologists*, Hull, Centre for Southeast Asian Studies, p. 63-73.
- 1993a « Palembang and Sriwijaya: An early Malay harbour-city rediscovered », *Journal of the Malayan Branch, Royal Asiatic Society*, 66/1, p. 23-46.
- 1993b « Sriwijaya and the early trade in Chinese ceramics: observations on recent finds from Palembang (Sumatra) », in *Report, UNESCO Maritime Route of Silk Roads, Nara Symposium '91*, Nara, The Nara International Foundation, p. 122-133.
- 1996 « Southeast Asian shipping in the Indian Ocean during the 1st millennium A.D. », in H. P. Ray & J.-F. Salles (éd.), *Tradition and archaeology. Early maritime contacts in the Indian Ocean*, Lyon / New Delhi, Manohar (Maison de l'Orient méditerranéen / NISTADS), p. 181-198.
- 1999 « Demografi dan tata perkotaan di Aceh pada abad 16 : Data baru menurut sebuah buku pedoman Portugis tahun 1584 » [Démographie et urbanisation à Aceh au XVI^e siècle : nouvelles données d'après un guide portugais de 1584], in H. Chambert-Loir & Hasan Muarif Ambary (éd.), *Panggung Sejarah : Persembahkan kepada Prof. Dr. Denys Lombard*, Jakarta, EFEO / Pusat Penelitian Arkeologi Nasional / Yayasan Obor Indonesia, p. 225-244.
- 2000a « "Welcome to Bumi Sriwijaya", or the building of a provincial identity in modern Indonesia », in F. Cayrac-Blanchard, S. Doyet & F. Durand (éd.), *Indonésie : un demi-siècle de construction nationale*, Paris / Montréal, L'Harmattan (Recherches asiatiques), p. 199-214.
- 2000b « City-states and city-state cultures in pre-15th century Southeast Asia », in M. H. Hansen (éd.), p. 409-416.
- sous presse/a « The amorphous nature of coastal polities in Insular Southeast Asia : Restricted centres, extended peripheries », in M. Charras (éd.), *Beyond the State: Socio-spatial structuration in Southeast Asia*, Paris, LASEMA-CNRS.
- sous presse/b « Srivijaya dans l'œuvre de George Cœdès », in Louis Gabaude (éd.), *George Cœdès aujourd'hui*, Bangkok, Centre d'Anthropologie Sirindhorn (Centre de documentation et de recherches d'études franco-thaïes).
- MANGUIN, P.-Y. et VO SI KHAI
sous presse « Excavations at the Ba Thê / Oc Eo complex (Viêt Nam): A preliminary report on the 1998 campaign », in Wibke Lobo (éd.), *Southeast Asian Archaeology 1998. Proceedings of the 7th International Conference of the European Association of Southeast Asian Archaeologists, Berlin, August 1998*.
- MAYUREE VERAPRASERT
1987 « Khlong Thom: An ancient bead manufacturing location and an ancient entrepôt », in I. Glover, Pornchai Succhita & J. Villiers (éd.), *Early metallurgy: Trade and urban centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, p. 149-161.
- MCKINNON, E. E.
1984 *Kota Cina: its context and meaning in the trade of Southeast Asia in the 12th to 14th centuries*, PhD dissertation, Cornell University, 2 vol., [non publiée].

- MIKSIC, J.
1979 *Archaeology, trade and society in Northeast Sumatra*, PhD dissertation, Cornell University, 2 vol., [non publiée].
- MOERTONO, Soemarsaid
1968 *State and statecraft in Old Java: A study of the Later Mataram period, 16th to 17th Century*, Ithaca, Cornell University, Modern Indonesia Project (Monograph Series), [réimp. 1974].
- PERRET, D.
1999 « Konsep 'negeri' dalam sumber Melayu lama berunsur sejarah dan hukum », in Wan Hashim Wan Teh & D. Perret (éd.), *Di sekitar konsep Negeri*, Kuala Lumpur, Institut Alam dan Tamadun Melayu / École française d'Extrême-Orient, p. 1-30.
- POSTMA, A.
1992 « The Laguna copper-plate inscription », *Philippine Studies*, 40/2, p. 183-203.
- REID, A.
1979 « La structure des villes du Sud-Est Asiatique », *Urbi*, 1, p. 82-96.
1980 « The structure of cities in Southeast Asia, Fifteenth to Seventeenth Centuries », *Journal of Southeast Asian Studies*, 11/2, p. 235-250.
1988-93 *Southeast Asia in the Age of Commerce, 1450-1680*, vol. 1 : *The Lands below the Winds*, vol. 2 : *Expansion and crisis*, New Haven, London, Yale University Press, 2 vol.
1990 « An "Age of Commerce" in Southeast Asian History », *Modern Asian Studies*, 24/1, p. 1-30.
1999 *Charting the shape of Early Modern Southeast Asia*, Chiang Mai, Silkworm Books.
2000 « *Negeri*. The Culture of Malay-Speaking City-states of the Fifteenth and Sixteenth Centuries », in M. H. Hansen (éd.), 2000, p. 417-430.
- REID, A. (éd.)
1993 *Southeast Asia in the Early Modern Era: Trade, power, and belief*, Ithaca, London, Cornell University Press.
- SHUHAIMI, Nik Hassan
1993 « Pre-Modern cities in the Malay Peninsula and Sumatra », *Jurnal Arkeologi Malaysia*, 6, p. 63-77.
- SLAMET-VELSINK, I.
1995 *Emerging hierarchies. Processes of stratification and early state formation in the Indonesian Archipelago: Prehistory and the ethnographic present*, Leiden, KITLV Press (VKI, 166).
- SOEKMONO
1967 « A geographical reconstruction of Northeastern Central Java and the location of Medang », *Indonesia*, 4, p. 2-7.
- STARK, M. T.
1998 « The transition to history in the Mekong Delta: A view from Cambodia », *International Journal of Historical Archaeology*, 2/3.
- STARK, M. T. *et al.*
1999 « Results of the 1995-1996 archaeological field investigations at Angkor Borei, Cambodia », *Asian Perspectives*, 38/1, p. 7-36.

THOMAZ, L. F. F. R.

- 1998 *A questão da pimenta em meados do século XVI. Um debate político do governo de D. João de Castro*, Lisboa, Universidade católica portuguesa, Centro de estudos dos povos e culturas de expressão portuguesa (Collecção estudos e documentos, 6).

VICKERY, M.

- 1998 *Society, economics, and politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*, Tokyo, The Toyo Bunko, Centre for East Asian Cultural Studies for UNESCO.

WAN HASHIM WAN TEH et PERRET, D. (éd.)

- 1999 *Di sekitar konsep Negeri*, Kuala Lumpur, Institut Alam dan Tamadun Melayu / École française d'Extrême-Orient.

WHEATLEY, P.

- 1961 *The Golden Khersonese: Studies in the historical geography of the Malay Peninsula before A.D. 1500*, Kuala Lumpur, Oxford University Press.
1983 *Nagara and Commandery: Origins of the Southeast Asian urban traditions*, Chicago, University of Chicago, Department of Geography (Research Paper no. 207-208).

WOLTERS, O. W.

- 1967 *Early Indonesian commerce: A study of the origins of Sri Vijaya*, Ithaca, Cornell University Press.
1970 *The fall of Srivijaya in Malay History*, Kuala Lumpur / Singapore, Oxford University Press.
1986 « Restudying some Chinese writings on Sriwijaya », *Indonesia*, 42, p. 1-42.
1999 *History, culture, and region in Southeast Asian Perspectives*, Singapore / Ithaca, Institute of Southeast Asian Studies / Cornell University, Southeast Asia Program Publications, [2^e éd. rév.].